L'ECRAN français

TOUS LES MARDIS
20 PAGES 15 FRANCS

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA

3e ANNEE
N° 71
5 NOV.
1946

LE PRINCE CHARMANT : DERNIERE APPARITION DE **JEAN MARAIS** DANS LA « BELLE ET LA BETE ».

(Photo Ido.)

Sur la place du petit village basque d'Iholdy (scrupuleusement reconstituée aux studios de la Victorine, à Nice) se déroule le cortège nuptial d'André Dassary et de Gaby Sylvia.

Avec Le Mariage de Rammuntcho le cinéma français va en voir enfin de toutes les couleurs

A Max de Vaucorbeil revient le dangereux honneur d'être le réalisateur du premier film français de long métrage en couleurs : « Le Mariage de Ramuntcho ».

Le chef opérateur Clunie, un œil soucieux sur ses bouts d'essai, l'autre sur ses sensitomètres, ne méconnaît point les difficultés d'une tâche nouvelle pour tous les cameramen de chez nous : il s'agit de faire « bonne impression » sur la capricieuse « Agfacolor »... Si l'on en juge par les premières projections de travail, les résultats obtenus sont assez satisfaisants.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, « Le Mariage de Ramuntcho » n'est pas une suite au roman de Loti. C'est une comédie légère, qui tourne autour d'une mystification montée par les contrebandiers pour se moquer d'un peintre venu chez eux en vacances...

On y chante, on y danse. Mais peut-être eût-il été préférable de choisir un titre qui prêtât moins à confusion.

Les danseurs basques sont chargés, eux, de fournir la couleur locale.

« Et dire qu'on nous a habillés de noir pour tourner un film en couleurs! » déclare Mona Dol à Maupi.

Prudence commande : André Dassary-Ramuntcho a commencé par la fin du film : son mariage avec Gaby Sylvia... à qui il fera la cour pendant les prises de vues suivantes. (Photo Grap.)

Monique Delvaux, nouvelle venue au cinéma, converse avec son metteur en scène, Max de Vaucorbeil.

« Quelle est donc verte ma prairie » (pensée d'une vache qui aime la peinture bien léchée).

LE FILM D'ARIANE

« Mon » public n'est pas si bête...

C'EST souvent au nom du goût de « mon public » que les exploitants se croient fondés à intervenir jusque dans la production cinématographique et, en tout cas, par l'influence indirecte qu'ils exercent sur elle, en modifient le jeu normal.

Mais quand « mon public » a la parole, que dit-il ? L'Institut français d'opinion publique a voulu le savoir et a mené une enquête au cours de laquelle il a posé cette question : « Quel est le meilleur film que vous avez vu cette année ? ».

Evidemment, cette consultation n'est pas entièrement probante, puisque toutes les personnes interrogées n'ont pas vu tous les films de l'année et que 39 % d'entre elles se refusent à émettre une opinion.

Malgré ces réserves, « mon public » a bien su discerner l'œuvre la plus remarquable, puisque c'est *La Bataille du Rail* qui vient en tête avec 8 % des suffrages. *Les Enfants du Paradis* et *La Cage aux Rossignols* recueillent chacun 3 % des voix. *La Dernière chance* vient en quatrième position avec 2 %. Mais, ce film n'est pas encore sorti partout.

Parmi les personnes interrogées, 56 % préfèrent le film français au film américain, qui ne réunit que 10 % d'amateurs. Les autres ne se prononcent pas. Nous sommes loin, comme on le voit, du « quota » dans les limites duquel Hollywood voudrait enfermer la production française...

Aux urnes !

LE Minotaure, qui est un polyglotte distingué et un puriste intransigeant, s'est bien souvent senti le poil hérissé par les titres français donnés à des films étrangers.

Une firme américaine vient, à ce sujet, de prendre une ingénieuse initiative. Au cours de la présentation privée d'un film de Robert Siodmak : *The Spiral Staircase*, elle a recueilli les votes des spectateurs — en majorité journalistes — sur le titre français qui pourrait être donné à ce film. La difficulté provenait de ce que la traduction littérale : l'Escalier en spirale, est impropre et rappelle par trop le titre d'une récente production française.

Le résultat du referendum n'a pas encore été publié. Sans doute, d'ailleurs, le dépouillement en sera-t-il assez difficile, si chacun s'est laissé aller à son inspiration.

Croquis à l'emporte-tête...

ERIC VON STROHEIM

IL est, d'abord, une nuque : une nuque roide, massive, abrupte, dure, comme on en voyait jadis dans les dessins de Georges Grosz comme on en a vu depuis dans tout le continent... Il est même extraordinaire qu'un Autrichien puisse avoir une nuque aussi prussienne. Pourtant, Autrichien, Stroheim l'est absolument : la légende veut même que son nom soit aristocratique et à rallonge, — von Stroheim von Aspenwall, — et que le figurant apparu sous cette identité, vers 1913, dans Intolérance, *de D. W. Griffith, fût le dernier avatar d'un brillant officier austro-hongrois chassé de l'armée impériale pour une obscure histoire de dettes de jeu. D'ailleurs, cette origine est authentifiée par la compétence féroce dont, quelques années plus tard, devait faire preuve le figurant devenu réalisateur, dans des films qui ont pour cadre Vienne; et aussi, disons-le, par cette nuque, dont nous n'avons pas fini de parler... En effet, si elle est, en photographie, imposante, soigneusement rasée autour d'une cicatrice due à un coup de sabot de cheval, si elle est prussienne au point qu'il a été possible de la prêter, à l'écran, au maréchal Rommel, si elle justifie amplement tout un style — les longues gorgées de cognac, le claquement sec des talons, les mentonnières ou les fauteuils à roulettes, — elle se révèle, au naturel, tout autre. Car, hors du champ de la caméra, Stroheim est un petit homme replet et coquet, en complet prince de Galles, l'œil fixe et vitreux, la parole lente et creuse, et sa nuque, eh bien sa nuque n'est pas celle du junker, c'est une nuque à bourrelets de chair, grasse, molle, tremblotante, une nuque de buveur de bière... Et cela amène à faire, une fois de plus, l'éloge de la photogénie.*

*La déception que l'on éprouve à comparer l'*homo cinematographicus *et la vedette au naturel, on la retrouve quand on considère la carrière de Stroheim. Car il y a un grand, un très grand Stroheim : c'est le prodigieux auteur de films qu'Hollywood découvrit peu après l'autre guerre, et à qui il donna le moyen de réaliser quelques chefs-d'œuvre tels que* Folies de femmes, La Loi des montagnes, Les Rapaces, *une extraordinaire* Veuve Joyeuse ; *c'est aussi l'acteur prestigieux, « l'homme que vous aimeriez haïr », que l'on voyait dans certains de ces films et dans* Queen Kelly, *dans* La Symphonie nuptiale, *que l'on retrouvera en France, grâce à Jean Renoir, à Pierre Chenal, à Jean Delannoy, entre* 1936 *et* 1939... *Mais il y a aussi un petit, un tout petit Stroheim, le surhomme à vapeurs, à caprices et à prétentions, qui, ayant écœuré Hollywood, n'y découvrira plus que des engagements de troisième zone, la vedette qui se sert de légendes à base de mégalomanie, de tics et de paroxysme (il a tout mis dans un roman, intitulé* Paprika, *et qui vaut à lui seul tout le pire Dekobra...), et qui recommence à émettre, — en France, cette fois-ci, — la prétention de dicter la loi à ses réalisateurs, ses scénaristes, ses producteurs, comme ç'a été encore le cas à l'occasion de cette* Danse de mort *que l'on a la malencontreuse idée de lui faire tourner...*

Homme de génie ou cabotin sur le retour ?

Les deux. En tout cas, le seul spécimen encore en activité des premiers « monstres sacrés » du cinéma, ces personnages grandioses et touchants qui, ayant vécu la grande période 1912-1928, *ne peuvent plus s'en guérir...*

Le Minotaure.

Le Cinéma se met dans ses meubles

LA loi instituant le « Centre national de la cinématographie » qui se substitue à la fois à l'Office professionnel et à la Direction générale, vient de paraître au *Journal officiel*. Le centre dont nous avions annoncé la création est placé sous l'autorité du ministre chargé de l'information.

Il est trop tôt encore pour porter un jugement sur l'efficacité de la nouvelle institution. Les textes de loi ne valent que par les hommes qui les appliquent et la personnalité du Directeur général du centre aura notamment une grande influence sur le fonctionnement de celui-ci. Le choix sera d'ailleurs très restreint et dicté, nous le supposons, par les services déjà rendus à la cause du cinéma.

On se réjouit cependant d'apprendre qu'il entre dans la mission du centre national « d'assurer la diffusion des films documentaires et le développement d'un secteur non commercial du cinématographe ». Ces trois lignes doivent permettre au nouvel organisme, en dehors de tout esprit commercial, de faire du cinéma français ce puissant instrument d'information et de culture que, dans l'état actuel de son organisation, il n'aurait jamais pu devenir.

Relevons également que le centre est chargé « d'étudier les projets de loi, décrets, arrêtés relatifs à l'industrie cinématographique et particulièrement ceux destinés à doter cette industrie d'un statut juridique adapté à ses besoins ».

En donnant à l'industrie cinématographique française une raison sociale digne d'elle, le gouvernement vient de prouver qu'il prenait conscience de l'importance croissante du cinéma dans la vie des peuples.

Le festival de juges

PENDANT le festival de Cannes (notez bien que nous ne disons pas : à l'occasion du festival...), Madeleine Sologne avait déclaré à l'un de nos confrères de Nice, à propos de *La Foire aux Chimères* : « C'est un très mauvais film ! Je ne crains pas de le dire. Je ne suis d'ailleurs pas la seule à le proclamer : Eric von Stroheim, qui était ici hier, le clamait à son tour, et ses mots, pour être plus courts que les miens, n'en étaient que plus violents... ».

Mais, Pierre Chenval a jugé que la blonde vedette — qui interprète un des rôles principaux du film — avait pas-

UNE TRAHISON !

L'UNION NATIONALE des Intellectuels vient, au cours d'une émouvante manifestation, de remettre le Prix international de la Paix à Dernière Chance. Au même moment, l'admirable film de Léopold Lindtberg est l'objet, dans certaines salles, d'une véritable agression dont on voudrait savoir qu'elle n'est pas préméditée. Il est présenté en version doublée.

De nombreuses lettres nous sont déjà parvenues, s'élevant contre cette inqualifiable mauvaise action et nous apportant des précisions sur les mutilations supplémentaires subies par cette œuvre qui constitue une magnifique contribution du cinéma à l'édification de la Paix.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer quelques-uns de nos correspondants :

« Au début du film, les deux fugitifs expliquent leur évasion et leur voyage dans un train bombardé. Ils le font à grand renfort de gestes charmants, devant un aubergiste italien qui, en principe, ne comprend pas l'Américain. Mais, comme la scène est doublée, elle paraît absurde. »

« On a cru bon de transformer le soldat américain en évadé français qui passe son temps à évoquer Paris (il n'y a qu'un Paris), les gauloises et les bon repas ! »

« On ne voit pas la grande scène émouvante qui se joue dans la maison détruite du guide, devant la mère qui a perdu la raison, et au milieu d'un village en ruines. Ni le conseil des officiers qui veulent abandonner le groupe, ainsi que les supplications des réfugiés. Ne connaissant pas leur refus, on ne comprend pas ce qu'a d'admirable leur consentement ultérieur. »

« Après le départ de l'auberge, on voit tout de suite la triste trroupe dans la tempête et bientôt dans la cabane. Mais on ne voit ni la réconciliation, ni la conversation générale sur l'humanité, ni surtout le si beau passage où Frère Jacques, chanté en plusieurs langues, éveille chez tous la même émotion. »

« Si un film ne devait pas être doublé, c'est bien celui-ci. Il était parfaitement compréhensible pour tout le monde en version originale, car c'est une œuvre qui parle surtout au cœur et ce n'est pas tellement ce que les personnages disent qui importe, mais leurs faits et gestes. »

Une de nos correspondantes ajoute, à juste titre : « Ce qu'on a le triste courage de présenter là au public n'est tout simplement plus « Dernière Chance. »

Et nous sommes parfaitement de son avis. Pareille trahison d'une œuvre d'art devrait être sévèrement sanctionnée. Elle est absolument inadmissible. Car, elle porte préjudice non seulement à l'œuvre elle-même qui perd ainsi toute sa signification profonde, mais aussi à la grande cause qu'elle sert si utilement.

Si cette monstrueuse déformation n'est que le fait de commerçants incompréhensifs, il faut la faire cesser aussitôt. Sans manquer de leur dire leur fait. Il est des maladresses qui confinent à l'abus de confiance.

"l'insensible José"

dit maintenant

je t'aime

mais c'est à son parfumeur . . .
car elle ne peut plus se passer
du fameux rouge "JE T'AIME"
nouvelle formule.

NATUREL GRAS LUMINEUX

OFFRE EXCEPTIONNELLE

Vous recevrez par retour du courrier un tube d'essai de rouge "JE T'AIME" en écrivant aujourd'hui même aux Laboratoires "JE T'AIME" Service L, 96, rue de la Victoire, Paris.

Joignez 5 timbres à 3 francs, pour frais, en indiquant brune ou blonde. — L'essai que vous pourrez faire ainsi embellira vos lèvres de façon surprenante.

"JE T'AIME" s'étale facilement, sans bavures et n'empâte pas, car il est **scientifiquement dosé** en corps gras naturels, ce qui lui assure en même temps une remarquable tenacité. Quant à son pouvoir de luminosité, votre miroir vous le montrera en reflétant votre visage transfiguré

Au revoir ! Bonjour !

LE carnet mondain du Minotaure est fort chargé ces derniers jours. Départs, arrivées, larmes et congratulation lui ont à ce point gonflé les yeux et secoué les bras en amicaux « shake hand » qu'il ne peut plus porter monocle et qu'il souffre d'une luxation de l'épaule droite.

Michèle Morgan est partie ! Malgré le radieux sourire qu'elle nous adressa avant de regagner Hollywood, on la sentait émue et troublée. Et nous donc ! On s'était déjà habitué à la retrouver, toujours simple et douce, dans toutes les manifestations, et l'on ne voulait pas croire qu'elle nous quitterait à nouveau. Maintenant, c'est fait et elle ne reviendra pas avant l'été prochain. Puisse la Californie lui permettre de rester elle-même...

En revanche, nous avons reçu des visites : William Eythe, nouveau jeune premier, venu assister à la première de son film : *La Maison de la 92e rue*, et bien vite reparti ; Irving Raffer, réalisateur de *Rhapsodie in blue* ; Richard Carlson, le fiancé de *La Vipère* et le soupirant malheureux de *Back Street* deuxième version, venu en touriste, mais qui reviendra, puisqu'il doit tourner, au printemps prochain, en Suisse et à Chamonix, un film de Dmytryck : *La Tour blanche*.

Enfin, venant de Valparaiso, une troupe d'acteurs français a débarqué à Nantes après une longue tournée théâtrale en Amérique du Sud. Parmi eux, Fernand Ledoux, qui avait si généreusement « arrosé » son départ il y a quelques mois, et Betty Daussmond.

William Eythe.

Quand on vous disait qu'il n'y a pas de quoi chômer pour les chroniqueurs et les photographes ! D'autant plus qu'il ne s'agit pas là d'une poussée de fièvre passagère, puisqu'on annonce l'arrivée à Paris, pour la fin de cette semaine, de Ray Milland, qui vient sans doute prendre livraison du tableau qui lui a été attribué à Cannes avec le prix international du meilleur acteur. Espérons qu'il ne considérera pas son passage en France comme un « lost week-end »...

sé les bornes. Il l'assigne devant un conseil de discipline qui aura ainsi à faire jurisprudence. Un acteur a-t-il, ou non, le droit de porter un jugement — défavorable, s'entend — sur une œuvre à laquelle il a collaboré ?

Et ceci nous amène tout naturellement à penser à un auteur qui a coutume de porter des jugements — favorables cette fois — sur ses propres films. Nous voulons parler (vous l'avez deviné) d'Huguette ex-micro-Jeanson ! Lui aussi a un procès sur les bras. Pour avoir raconté que Fritz Lang avait sablé le champagne à Hollywood le soir de l'entrée de Hitler à Paris, il se voit assigné par le réalisateur germano-américain a 20.000 mollars de dommages et intérêts. Une paille !

Pierre contre Madeleine ! Fritz contre Huguette ! De beaux débats en perspective.

Nous rappelons que les cours d'Art dramatique de Mme Andrée BAUER-THEROND ont lieu les mardi, jeudi et samedi, de 17 h. 30 à 19 h. 30 en son studio, 21, rue Henri-Monnier (9e). — Cours de technique le samedi, de 16 heures à 17 heures. — Leçons particulières chaque jour. — Auditions mensuelles

LES CINEMANIAQUES

— *Vous sortez encore du cinéma ?...*

SIMPLET fait le tour du monde

APRES « Le Tour du monde en 80 jours », le Châtelet affiche « Chasseur d'Images ». Le procédé est le même : il s'agit de promener le spectateur dans tous les coins de la planète et, à grand renfort de turbans, de fez et de chapeaux de cow-boys, de lui donner l'impression d'accomplir un merveilleux voyage. Cette fois, le cinéma apportera sa contribution à ce « globe-trotting » en fauteuil. Grâce à lui, l'ambiance, sera, à chaque tableau, mieux recréée, et le spectateur verra au moins des images exactes.

Pour les besoins de cette grande féerie, Fernandel a décidé d'abandonner le studio pendant un an. Sous les multiples aspects du chasseur d'images, il va, pendant 365 jours, essayer de faire rire petits et grands habitués du Châtelet. Sa technique de l'écran lui servira certainement à obtenir les effets qu'on attend de lui. Sera-t-il Hercule, Barnabé, Naïs ou Simplet ?

Le huitième art ?

EN decernant au cinema le titre de septième art, on a ouvert la porte à toutes les révisions des classifications établies. D'aucuns d'ailleurs se sont véhémentement élevés contre cette appellation qu'ils, ont qualifiée d'abusive, le cinéma faisant appel, selon eux, à de nombreux arts « préétablis » : littérature, peinture, musique, etc...

Voilà qu'à l'occasion de l'exposition qui vient de s'ouvrir au pavillon de Marsan, certains voudraient prouver que la publicité a droit au huitième rang parmi les arts et que le développement de ses techniques lui mérite une place particulière parmi les expressions modernes de la pensée. « Un art vivant et populaire, nous dit-on, où s'unissent toutes les techniques animées par le génie humain ».

Le Minotaure, quant à lui, ne voit aucun inconvénient à ce que se livre cette nouvelle bataille contre les « appellations contrôlées ». Mais, il est scrupuleux. Pressentant les luttes qui vont se livrer au chevet de ce nouvel enfant des Muses et les recherches de paternité qui seront engagées, il tient, dès maintenant, à réserver les droits du cinéma dans la compétition. Combien de nos meilleurs scénaristes, voire de nos metteurs en scène ont fait leurs premières armes dans le film publicitaire ? Et quelle influence a exercé le cinéma dans le perfectionnement de la publicité moderne ? Passons sur les médiocres petites bandes qu'on nous inflige au cours des entractes. Mais, tout documentaire n'est-il pas de la publicité, dans la plus noble acception du mot ?

En revanche, reconnaissons que la publicité a, dans ses débuts, bien servi l'art cinématographique. La récente exposition des affiches de cinéma, depuis la plus rudimentaire jusqu'à la plus recherchée, en a imposé la certitude.

Septième et huitième arts — ces derniers-nés de la famille — sont donc faits pour se soutenir et s'épauler. Il leur faut à tous deux de la discrétion et du savoir-faire pour ne pas empiéter sur leurs domaines respectifs. Mais ils ont probablement à gagner à rechercher leurs points communs.

Un retard dans la transmission des articles de notre collaborateur Léo Sauvage nous oblige d'ajourner la suite de son reportage : « On tourne à Berlin ».
Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

Le Carnaval d'Orson

APRES *Citizen Kane*, Orson Welles reste pour nous un personnage mythique. Jacqueline Dumonceau et Coco Aslan, qui sont de ses amis et l'ont beaucoup fréquenté en Amérique, confirment qu'il est bien l'une des plus fortes personnalités du moment. Intellectuellement. Et physiquement aussi.

L'un des souvenirs les plus pittoresques qu'il en aient gardé se situe au Brésil, à Rio, en février 1942. C'était l'époque du Carnaval qui, là-bas, prend des proportions fabuleuses, disons : à la taille d'Orson Welles. La vie quotidienne s'arrête totalement pendant près de cinq jours : du mercredi à midi au dimanche à minuit. Les commerçants ferment boutique, les bureaux et les ateliers chôment, les agents de police, habituellement très stricts, ferment les yeux et tout Rio envahit les rues du centre, danse, chante et boit à satiété (des boissons non alcoolisées). Ce spectacle étrange devait tenter Orson Welles. Il vint donc à Rio, avec une caméra, et entreprit de filmer le Carnaval. Maintenant, on doute que le film soit un jour monté et projeté. Mais, pour les Brésiliens, il reste de cela un souvenir plus extraordinaire que leur Carnaval : celui des déplacements d'Orson Welles.

Il ne circulait jamais que dans une immense voiture de type « présidentiel », précédé de deux motocyclistes « à sirènes », autre attribut exclusif de la présidence de la République. Au volant de la voiture, un chauffeur en livrée. A l'arrière, majestueux, Orson Welles. Pendant quelque temps, à Rio, quand on entendait des sifflements de sirènes mêlés à des vrombissements de moteurs, on pouvait se dire : « Tiens ! c'est Orson Welles qui va prendre son bain, ou acheter le journal ! ».

Voilà, n'est-il pas vrai, un détail qui complète le dessin du personnage. Ajoutons, notamment à l'intention de ses admiratrices, qu'Orson Welles croit aux fantômes, qu'il ne pénètre jamais dans une ville sans se soucier d'y visiter une maison hantée, et qu'il est un excellent danseur. Un virtuose de la « samba », précise Jacqueline Dumonceau.

JENNIFER JONES est aujourd'hui l'une des premières comédiennes de Hollywood. Ses derniers films : « Love letters » de William Dietherle, « Cluny Brown » d'E. Lubitsch, où elle joue une petite bonne anglaise, et « Duel in the Sun », de King Vidor, où elle est devenue une troublante métisse. Cette photo la montre dans ce dernier rôle.

Fernandel délaisse l'écran pour la scène, il le quitte en pleine gloire : dans « Cabassou » il a sa statue.

A Rio-de-Janeiro, en 1942, Français et Américains fraternisent. De gauche à droite : Ray Ventura, Coco Aslan, Orson Welles et Phil Reisman, directeur de la R. K. O.

PARIS

◇ Michèle Morgan en route pour Hollywood.

◆ *Georges Milton, Saturnin Fabre, Colette Darfeuil, Delmont: «Ploum Ploum tralala ».*

◇ Jean Cocteau : une adaption de « Ruy Blas » à l'écran.

◆ *Louise Carletti, après « L'homme traqué »: « Fausse Identité ».*

◇ Michèle Alfa, Sessue Hayakawa; « Quartier chinois », réalisation de René Sti.

◆ *Des courts métrages musicaux sur Jacques Pills, Alibert et Fernandel, réalisés par A. Toé.*

◇ Marie Déa, Monique Mélinand, Michel Vitold : « Rouletabille ».

◆ *Gaby Morlay : « Le Village perdu », d'après Gilbert Dupé, mis en scène par Christian Stengel.*

◇ J.-K. Raymond Millet : un court métrage d'anticipation sur la télévision, réalisé en collaboration avec René Barjavel.

◇ *« Colomba », de Prosper Mérimée, par Emile Couzinet.*

◆ La vie du compositeur russe Moussorgsky : « La Chanson fatale ».

◆ *Maria Denis, qui fut la vedette de « La Vie de bohème », tournera « La Danse de mort » que Marcel Cravenne réalisera à Rome et à Milan.*

◇ « Fantômas 1947 » avec Marcel Herrand : premier film de Jean Sacha.

◆ *« Au poisson couronné » devient « le dernier voyage du Capitaine Palmer ».*

◇ Marcel Lherbier, peut-être au Canada : « Anabios ».

HOLLYWOOD

◆ *Retour à l'écran de Jeannette Mac Donald : « The Birds and the bees ».*

◇ Ben Hecht écrit le scénario du film sur Sarah Bernhardt.

◆ *Divorce Frank Sinatra-Nancy Barbato.*

◇ Exposition des toiles de Charles Trenet.

◆ *Roger Dann engagé pour plusieurs films.*

◇ Patric Knowles sauve un industriel qui se noyait dans le lac Michigan.

◆ *Une nouvelle version de « Scaramouche », déjà réalisé en 1923 avec Ramon Novarro.*

◇ Le fils de Chaliapine tourne dans « Arc de Triomphe ».

◆ *Divorce Carmen Castillo-Xavier Cugat.*

◇ Humphrey Bogart et Lauren Bacall louent la maison de John Loder et Heddy Lamarr.

◆ *Une nouvelle version du « Dernier des Mohicans » : Jon Hall, Buster Crabbe.*

◇ Reinhold Schunzel tourne dans « Golden Earrings ».

◆ *Robert Montgomery, producteur et metteur en scène d'une pièce à Broadway.*

LONDRES

◆ *Au Brésil, dans les forêts vierges de l'Amazone, Sabu tourne « Green Days and blue Days », réalisation de Derek Twist.*

ROME

◇ *Sarah Churchill : « Daniele Cortis » de Mario Soldati, « Premio di Roma » de Victor Stoloff, avec Tullio Carminati.*

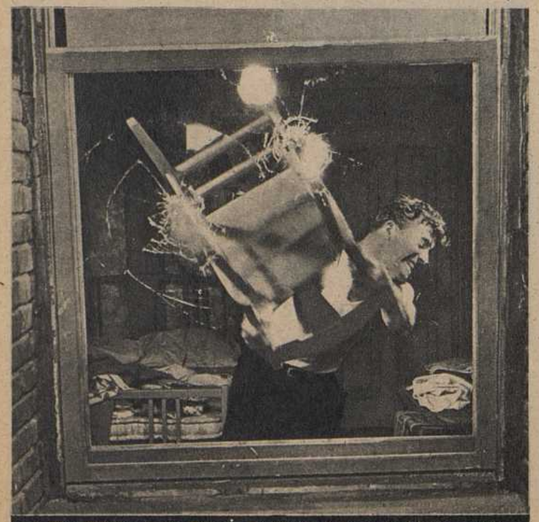
◆ *Projets : « André Chénier », « Hamlet », « Paillasse », « La Joconde » en technicolor, etc...*

◇ *Jacques Feyder tournerait « La Dame de Pique » avec Amedeo Nazzari et Jacqueline Laurent.*

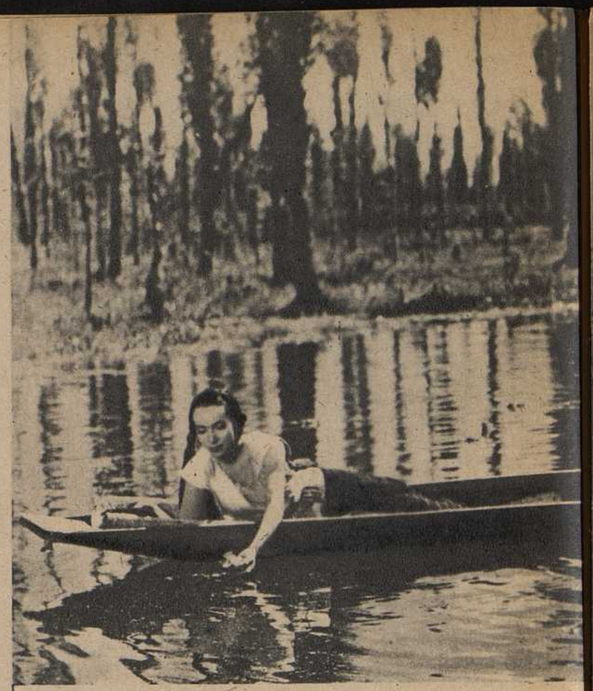
◆ Peut-être Louis Jouvet et Mariella Lotti : un « Othello », réalisé par Luchino Visconti.

◇ Gaby Sylvia tournera « Destini » avec Roldano Lupi et Andrea

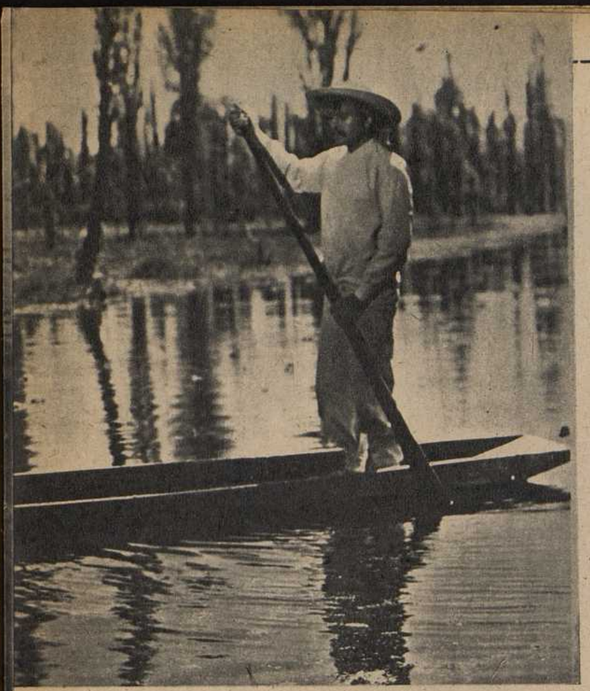
◆ Carmine Gallone « Rigoletto ».



« The Killers », de Robert Siodmak, d'après une très courte nouvelle de Hemmingway, un film d'une violence rarement égalée... Burt Lancaster, la vedette du film, qui joue le rôle d'un boxeur devenu gangster, est un ancien acrobate de cirque.



Les canaux aux barques fleuries, les arbres grêles...



Dolorès del Rio et Pedro Armendariz dans « Maria Candelaria ».

L'HOMME ET SON OMBRE

Sur quelques images de la vie et de la mort venues du monde entier à l'écran

par Georges ALTMAN

ILS me font rire, les verbomanes, les microcéphales, les perroquets et les perruches criant sur leur perchoir, les orateurs sur toile... Comme si l'on avait inventé le cinéma pour raconter d'abord leurs petites histoires ! Le festival de Cannes aura eu le mérite de faire voir leur déroute et de montrer où l'on irait s'il fallait les entendre.

On en a entendu, bon Dieu ! Et dans toutes les langues de l'univers, depuis l'anglais jusqu'à l'hindoustani, le danois et l'arabe ! Dans la salle que clairsemait l'exode des pauvres parlants français, un rire hagard et solitaire parfois retentissait : c'était *le* spectateur qui comprenait le portugais, l'arabe, etc., et qui montrait ainsi son privilège. Pendant le déroulement d'un film portugais sur Camoens, j'en étais réduit au fou rire intérieur en pensant à la cocasse rengaine : « *Oh ! Oh ! dit-il en portugais, car il connaissait cet idiome.* » C'est vrai ! Cette cosmique et cacophonique loquacité prêtait même aux interjections, aux cris, aux soupirs de tous les personnages du globe un caractère parfaitement « étranger », une totale imperméabilité.

Pour une gageure, c'en est une ! Réussir à enfermer dans des frontières le seul moyen d'expression humain qui, avec la musique, n'en connaît pas ! L'art de l'écran, muet ou parlant, opère toujours dans l'espace comme l'avion et la pensée; il est fait pour montrer et dégager les contacts entre les hommes, plutôt que leur différence. Ouiche ! On respirait un peu quand le silence faisait parenthèse sur l'écran. Tiens ! pensait-on avec soulagement, ils savent se taire aussi, ils se taisent comme nous.

Comme il était plaisant alors de voir toute une salle crier au miracle, quand, par hasard, elle comprenait, c'est-à-dire quand un film n'était qu'à peine parlé, quand la force des images, la lumière des visages et des paysages, dans un simple et judicieux climat sonore et parlant, ramenaient quelque chose qui ressemblait au cinéma. Ainsi du mexicain *Maria Candelaria*, où vraiment les quelques brèves minutes parlées en espagnol n'importunent point le spectateur, où le parfum puissant d'un terroir lointain, cette vie, ces travaux, et ce drame rustique, deux êtres cernés dans leur amour par une foule barbare, les bêtes, les canaux aux barques fleuries, les arbres grêles, les chansons, les fêtes, les émeutes, vivent avec une telle intensité visuelle que les mots ne semblent plus faire office que d'accents ou de points sur les i. Ainsi, évidemment, de quelques beaux documentaires lyriques ou épiques, les suédois ou les russes, ainsi de *Croc Blanc*, ainsi on peut le dire de tous les films qui évoquent la résistance...

...Ainsi de tous les films qui, négligeant la faribole, le mélodrame, les ravages volubiles du whisky américain ou de la psychiâtrie suédoise, nous redonnent soudain l'étonnante sensation que le cinéma est fait pour suivre l'homme comme son ombre, et que ces formes, ces visages, ces gestes, ces mouvements, c'est l'homme transféré et révélé à lui-même sur une toile. Sans que lui-même se sente ou se sache ainsi découvert jusqu'au plus secret de son comportement. En somme, la force d'une tentative comme *Farrebique*, c'est d'avoir braqué l'œil du cinéma sur la vie paysanne, comme fait sur son objet la lentille du microscope.

★

AU commencement d'un art, comme celui de l'écran, il y a la vie concrète, le monde extérieur, ses aspects, ses *détails*, connus ou inconnus, ses détails quotidiens, ordinaires, que le cinéma révèle soudain comme un secret.

Quelle étrange aventure arrive à l'homme avec ses inventions ! Une machine par lui fabriquée capte sa réalité et la lui transmet comme un mystère ou comme un drame ! Le cinéma digne de ce nom est toujours une découverte du monde connu, une surprenante chimie qui, saisissant l'homme, le monde et ses réalités, en « précipite » une toute neuve image. Vous souvient-il d'une aube, d'un couchant, d'une saison, transmise par l'écran. Est-ce le réel ou autre chose ? Vous verrez dans *Farrebique* la lune chevaucher les nuages, comme jamais vous ne l'aviez vue. Et pourtant, il n'y a sur l'image que la lune et que les nuages.

Ainsi le cinéma prête-t-il son rêve à la réalité, la capte et la transmue — comme il est seul d'ailleurs à imposer au rêve le prestige du réel. Art de la vie et art du rêve. Il mêle l'un et l'autre et sans cesse les brasse, il mêle dans un même jeu l'homme et son ombre; il est aussi le seul enregistreur possible du fantastique des êtres et des choses. Je n'en veux pour preuve, entre mille, que l'étonnant documentaire : *Epaves*, où le nageur scaphandre glisse et plane doucement au fond de la mer, par-dessus les ruines englouties des navires, hante comme un fantôme sous-marin les ponts, les cales et les dunettes, fait l'effraction des profondeurs inviolées, nage au sein des milliers de poissons, comme le plus gros d'entre eux, en restant l'homme, circule au milieu des épaves comme un vivant qu'un rêve promène dans une Ys engloutie — avec ses blêmes cheminées de navires morts, ses gouvernails prisonniers des algues et ses cloches de bord, à jamais fixes.

★

MOI je veux bien qu'il y ait aussi un autre cinéma, un cinéma à spectacle, à histoire, à fiction, à parole. On ne me fera jamais croire qu'il prend rang et qualité autonome dans les arts s'il s'éloigne des voies qui sont siennes, s'il les néglige, en écoutant avec abus l'appel des arts de l'écriture et du langage.

C'est bien pourquoi est un indice aussi ce succès remporté à Cannes par les films de la Résistance. L'intérêt qu'on y porte dépasse, à notre sens, l'émotion évidente, légitime et facile, que nous sommes nombreux à donner aux témoignages sur l'oppression et la lutte des peuples dans l'enfer nazi. Non, ce n'est pas seulement le sujet, la thèse, qui relient entre eux *La Bataille du rail, La Terre sera rouge, Les Hommes sans ailes, Rome ville ouverte* et *Un jour de notre vie*, ou *Zoïa* et *Matricule* 217, ces images françaises, danoises, tchèques, italiennes ou russes. C'est qu'une même réalité, subie par tous ces peuples, une réalité à la fois terrible et exaltante, imposait à ces films un même langage, non seulement humain, mais cinématographique, c'est que les visages d'otages ou de suppliciés, leurs regards, leurs lèvres, leurs silences, les paroles en toutes langues de ces êtres de toutes douleurs et de toutes luttes montraient l'homme unique dans sa diversité. Ainsi le visage des bourreaux, ici ou là, d'un pays à un autre, avait-il la même face. Nul poncif pourtant et, si l'on ose dire, nulle monotonie. Pourtant nous étions là dans le paysage international de la douleur, les yeux, l'esprit, le cœur cherchaient avidement et trouvaient dans ces films de toutes races la même lumière et les mêmes ombres de cauchemar, le cinéma parlait ici en sourdine, comme à voix basse et rare, luisait comme en veilleuse, les images glissaient furtives dans le demi-jour d'une Europe clandestine — mêmement traversées soudain par le jour cru d'une trahison, le tonnerre vengeur d'une bombe, ou l'éclat déchirant d'une salve. Ce monde segmenté en tant de piètres histoires, l'une à l'autre incommunicables, s'unissait dans les mêmes nuits et les mêmes aurores. Unité, en plusieurs films, d'un monde de rage et de sang, comme en un seul film : *La Dernière Chance*, s'exalte l'unité pacifique du monde par la bonne volonté des hommes.

Et l'on sent alors avoir bout à bout, comme maillons d'une même chaîne, ces films de résistance, l'on sent vraiment que seul le cinéma est capable de chanter ou de crier ainsi « pour tous les peuples ». Nous nous souviendrons toujours des trilles de l'oiseau dans le jardin du monastère italien d'*Un jour de notre vie*, de ce chaud silence d'été, rompu par le bond de l'homme qui terrasse un Allemand, de ces foules italiennes de *Rome ville ouverte*, sous la grande lumière blanche d'une aube de rafles, de ces vastes cours d'usines, de ces rails, de ces gares, de notre *Bataille* ou des *Hommes sans ailes*, du visage torturé du Danois, du visage émacié de la Russe.

C'était tout simplement notre vie qui *doublait* ces films-là.

Une même réalité subie par tous les peuples, une réalité terrible.
Anna Magnani dans « Rome ville ouverte »

RENDEZ-VOUS A MINUIT

mais mieux vaut se coucher

« IT ALL CAME TRUE » Film américain, v.o. sous-titrée. **Scénario** : d'après le roman de Louis Bromfield. **Réalisation** : Lewis Seiler. **Interprétation** : Ann Sheridan, Humphrey Bogart, Jeffrey Lynn, Zasu Pitts, Una O'Connor. **Production** : Warner Bros.

SI M. Louis Bromfield n'est pas un grand romancier, c'est du moins un romancier connu ; et un romancier vivant. S'il voit les films inspirés de ses œuvres, qu'a-t-il bien pu penser de celui qu'on a tiré de son livre « It all came true », inconnu en France où il n'a pas été traduit. Et que peut-il bien rester du roman dans cette adaptation, affublée de ce titre français incompréhensible « Rendez-vous à minuit » ?

De ces personnages vidés de toute substance par un metteur en scène (Lewis Seiler) et des scénaristes sans intelligence ou sans scrupules, auxquels s'intéresser ?

A ces dames âgées, plat symbole de la vieillesse sans défense, menacées d'expropriation et attendant un miracle ; à cette chanteuse en chômage, affranchie bien que « techniquement » intacte (suivant sa propre expression), qui vient attendre des jours meilleurs dans leur nid à poussière ; à son ami d'enfance revenu fortuitement, lui aussi, après cinq ans, chercher refuge chez sa vieille mère en amenant, sous la menace du chantage, un assassin traqué ; à cet assassin lui-même, à qui la claustration forcée fait faire un retour sur lui-même et qui, pour finir en beauté unit un couple tout pénétré de son jeune bonheur ? Mais on ne participe pas à la vie de personnages qui en sont privés ; on peut tout au plus les subir, ou dormir... ou s'en aller. La caméra qui les suit paresseusement s'attarde sur d'interminables conversations entre deux visages et ne renonce aux gros plans que pour se cogner aux murs de cette triste maison où l'on reste confiné avec le personnage central.

Ce dernier la transforme bien, pour passer le temps, en night-club 1900, mais le spectacle, aussi pauvre que tout le reste, n'éveille aucun intérêt. On nous offre bien Ann Sheridan en dessous 1900 ou décolletée jusqu'au nombril. C'est une belle fille, mais son jeu est faux, forcé, irritant. Son ex « boy-friend » Jeffrey Lynn est un jeune homme avec une belle voix vulgaire, bien honnête mais bien effacé. Humphrey Bogart lui-même, si souvent admirable, n'a pas résisté à l'insignifiance de cette basse entreprise. Il ne peut perdre son visage expressif mais, n'ayant guère à lui faire exprimer que la terreur devant des sapajous empaillés ou le dégoût devant un bol de bouillon, il paraît surtout découragé.

Reste Zasu Pitts, la tendre, l'imaginative Zasu Pitts ; elle seule apporte à ce film une étincelle de vie.

Henri ROBILLOT.

LA FOIRE AUX CHIMÈRES

ou les « illusions » perdues

Film français. Scénario : Companeez et Neubach. **Dialogues** : Louis Ducreux. **Réalisation** : Pierre Chenal. **Interprétation** : Eric von Stroheim, Madeleine Sologne, Louis Salou, Claudine Dupuy, Yves Vincent, Margo Lion, J.-J. Delbo, Pierre Labry, Georges Vitray. **Chef-opérateur** : Ticquet. **Chef-opérateur du son** : Bertrand. **Décors** : d'Eaubonne. **Musique** : Paul Misraki. **Production** : Cinéma-Production.

ETERNELLE histoire de l'homme honnête qu'un grand et pourtant pur amour accule à la crapulerie. Mais on a voulu la renouveler, cette histoire, et de situation originale en situation originale, on a abouti à un assez mauvais mélo, en passant à côté du drame psychologique, qui seul eût été intéressant. Eric von Stroheim l'homme d'abord honnête, est directeur technique d'une banque d'émission. Signe particulier : il porte au visage une hideuse blessure, petite coquetterie qui n'est pas pour nous étonner de la part de l'auteur des « Rapaces ». Madeleine Sologne, l'innocente personne qui incitera, bien malgré elle, ce violent et glacial amoureux à passer du camp de la vraie monnaie au camp de la fausse monnaie; cette innocente personne porte sur ses frêles épaules le triple fardeau d'être : aveugle, conduite dans sa nuit par une chèvre et cible d'un lanceur de couteaux dans un cirque. Devenue l'épouse du banquier-faussaire, elle recouvre la vue, découvre avec horreur quel homme elle aimait et retrouve son ancien partenaire du cirque, dans un music-hall, cette fois — indice sans doute d'une ascension sociale. Tandis qu'Eric von Stroheim se tue dans une crise de désespoir et non sans avoir mis le feu à la pièce où il se trouve. (Sauf erreur, c'est déjà la deuxième fois que pareil accident lui arrive au cinéma. A la fin, il ne s'en relèvera pas.)

D'abord, il faut reconnaître que ce film a contre lui de « sortir » maintenant. Après *Petrus* et *La Symphonie pastorale*, on se dit malgré soi et avec agacement : « Décidément, ça se porte beaucoup cette année les faussaires et les aveugles, les aveugles qui recouvrent la vue et qui à cette occasion en apprennent des choses ! » Le film a donc aussi contre lui son sujet. Il a pour lui sa mise en scène qui ne porte pas par hasard la signature de Pierre Chenal. Celui-ci a imaginé des angles de prise de vues et des effets d'éclairage d'un intérêt certain. En revanche, les décors d'un luxe excessif et ridicule mériteraient de figurer dans notre petit inventaire des poncifs du cinéma. Comme aussi la robe très haute-couture que l'aveugle porte dans sa pauvre roulotte.

La distribution nous révèle Yves Vincent et Claudine Dupuis qui ont incontestablement un « tempérament cinématographique ». Louis Salou excelle toujours dans les rôles de cyniques. Et Jean-Jacques Delbo sait ne valoir guère plus que lui. Quant à Madeleine Sologne, elle a dit elle-même ce qu'elle pensait de son rôle : peu de bien. Erich von Stroheim est désespérément monotone. Bonne musique de Paul Misraki.

Jean THEVENOT.

L'ENFANCE DE MAXIME GORKI

Un grand film : la vie telle qu'elle est

Film russe. Scénario : Grousdev. **Réalisation** : Donskoï. **Interprétation** : V. Massalitinova, Proyanovski, Liarski. **Opérateur** : Ermolov. **Musique** : L. Schwartz. **Production** : Studio des films pour enfants, Moscou 1938.

L'ENFANCE de Maxime Gorki » est la première partie de la trilogie que, dans les années 1938 et 1939, Marc Donskoï a consacrée au grand écrivain russe (*L'Enfance, En gagnant son pain, Mes universités*). Ce premier film, qui n'avait pas encore été présenté en France, annonce une œuvre importante dans la ligne des grands films soviétiques.

Donskoï y recrée la vie de Gorki avec la brutalité que lui impose son respect de l'authenticité. Donskoï ne complique pas ses recherches psychologiques par des prouesses et des nouveautés techniques. Avant de découvrir les visages Donskoï va à l'homme, tout droit, à l'homme dans son comportement de chaque jour. Pas davantage de recherches dans le montage : un film net, sans bavures, sans dispersions. Donskoï avance avec sûreté dans la connaissance des personnages, il les découvre à travers leurs propres mouvements. C'est par là que Donskoï est un réaliste : il découvre la psychologie de ses personnages par le moyen des gestes qui leur sont particuliers, même si ces gestes sont horribles.

Il n'y a pas d'hommes désignés par le destin. Il n'y a pas de figures de légende pour livres d'images. Rien ne résiste à l'authenticité de la vie « vivante ». Maxime Gorki est comme un jeune chat : rusé et batailleur. Il rit devant les mimes des saltimbanques, il écoute les contes fantastiques de grand'mère... Mais ce jeune fauve est volontaire : il résiste aux coups de knout de grand-père, il serre les dents, il pleure mais ne sanglote pas, il se bat pour secourir un mendiant malmené par des gamins. Les remous, les frayeurs de son âme s'apaisent : Gorki ne sait pas lire, à peine écrire, et il a déjà plus d'expérience que les enfants englouti dans la chaleur de leurs chambres. Des gens traversent la vie sans rien voir, Gorki, lui, dès le début, voit et juge. La simplicité de son cœur, immédiatement, le met en face de réalités terribles : il comprend l'absurdité des traditions familiales où le partage des biens entre les fils réduit le père et la mère à la mendicité, il comprend la bassesse de ses oncles Mikhaïl et Yakov, criminels parce qu'incultes, il comprend la leçon du chimiste qu'il retrouvera plus tard sous la bure de bagnard : « Il faut savoir prendre la vie... ». Et Maxime, sans que jamais elle lui ait été apprise, tire la leçon de son enfance du malheur : si on le veut, on peut se faire un bonheur neuf...

Le mot « acteur » devient dérisoire et décevant quand on voit « L'Enfance de Maxime Gorki ». Les personnages ne « jouent » pas. Ils sont là, c'est tout, ils « vivent ». La grand'mère (Massalitinova) est prodigieuse. Elle n'est pas une actrice maquillée qui veut rester jolie, pas davantage une actrice maquillée qui veut devenir laide. Elle est une bonne vieille femme que son mari bat, parce que la tradition dit qu'il en a le droit, qui s'adresse aux icônes sans trop croire à leur pouvoir, qui a compris sans doute toute l'horreur de son existence, mais elle est une bonne vieille femme illettrée et elle trouve son bonheur simple dans le monde merveilleux des contes populaires.

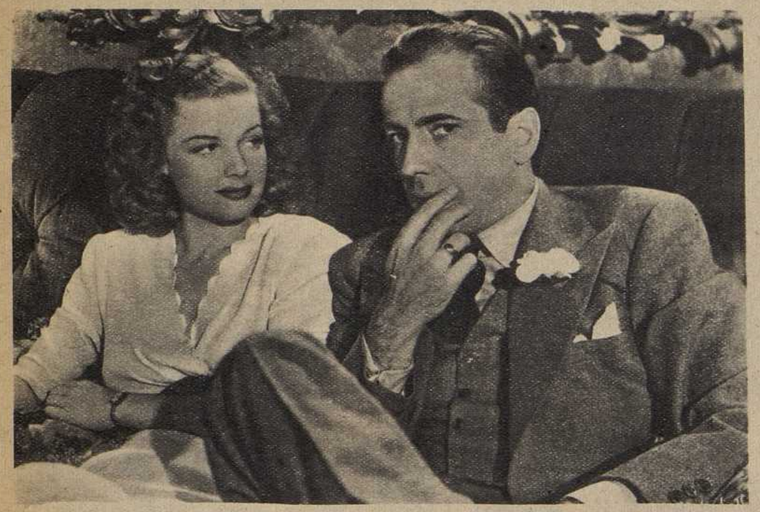
On reconnaît dans les compagnons de Maxime, ces gosses de la misère, qui fouillent des collines de détritus en quête d'un famélique butin, cet enfant infirme qui, cloué sur son grabat, fait une collection des bêtes qui se trouvent à sa portée : des cafards, des mouches, des araignées, et qui dit : « Comment c'est, des papillons ? ». Car ces gosses ressemblent à ceux d'Aubervilliers, aux gosses des quartiers misérables de toutes les villes du monde...

L'art de Donskoï reste dans la tradition soviétique par ces échappées où la beauté du paysage prime sur la sordidité des vies humaines : la paresseuse Volga, les ciels gonflés de nuages, le vent sur les prairies jusqu'à l'horizon.

Donskoï — on se souvient de « l'Arc-en-Ciel » — est le peintre de la misère et du malheur. Mais, pour lui, toute cette misère tout ce malheur, ne sont qu'un moyen d'exalter l'espoir.

Roger-Marc THEROND.

Lire pages 10 et 11 la critique de « La Belle et la Bête » et, page 18, celle du « Cabaret du grand large ».



Dans « Rendez-vous à minuit », le gangster Humphrey Bogart est ramené par la belle Ann Sheridan sur les sentiers de la vertu.

S. Hayakawa, grande vedette du « muet », reparaît : « Le Cabaret du grand large ».

Deux interprètes de « La Foire aux chimères » : Yves Vincent (avec Stroheim) et...

...l'acrobate Claudine Dupuis, qui fut la belle garce de « La Ferme du pendu ».

C'est pour l'amour de Madeleine Sologne qu'Eric von Stroheim devient faux monnayeur dans « La Foire aux chimères ».

A travers les couloirs du château enchanté qu'éclairent des candélabres aux mains vivantes, le monstre emporte la Belle évanouie dans ses bras (Jean Marais, Josette Day).

La Belle et la Bête

de Jean COCTEAU : *Rien qu'une œuvre d'art...*

Par Jean VIDAL

JE sais que ce film va déplaire à beaucoup de ceux dont je partage habituellement l'opinion. *La Belle et la Bête* se situe à l'antipode du domaine où le cinéma trouve sa justification la plus constante qui est celui de la réalité et des valeurs humaines. Saisir l'individu dans son milieu, retracer à travers les aspects du monde, du drame quotidien, l'aventure de l'homme aux prises avec la nature, avec ses semblables, tel semble bien être le vrai message d'un art qui emprunte à la représentation photographique de la vie ses moyens d'expression propres. On objectera que *La Belle et la Bête* est un conte de fées et que le cinéma, grâce aux procédés dont il dispose pour bouleverser à sa fantaisie les lois de l'espace et du temps, s'est également approprié le monde surnaturel. Mais Jean Cocteau a beau nous inviter à ne voir dans son film que la transposition cinématographique d'un conte de la Bibliothèque Rose, nous n'y pouvons trouver nous-même qu'une œuvre de Jean Cocteau. C'est Cocteau, le poète et le prestidigitateur, c'est l'esprit d'une époque littéraire précieuse et déjà révolue, que nous rencontrons à chaque pas. Le récit de Mme Leprince de Beaumont n'a fourni à Cocteau qu'un prétexte, une trame sur laquelle il enchaîne ses visions personnelles. Il faut, pour faire croire à ces contes, une espèce d'ingénuité, une simplicité naïve dont il est dépourvu. Et *La Belle et la Bête* ne réconciliera pas les petits enfants avec les fées auxquelles ils ont cessé de croire.

Il reste que *La Belle et la Bête* est une œuvre d'art, un poème plastique d'une rare perfection

La Beauté pure y est présente à chaque instant, une beauté qui ne prend sa source ni dans le cœur, ni dans la nature, une beauté froide, cruelle, intellectuelle et, si j'ose dire, mathématique. Jean Cocteau, servi par le talent du décorateur Christian Bérard, de l'opérateur Alekan, du musicien Georges Auric, nous plonge dans un univers magique dont l'atmosphère somptueuse et sombre nous envoûte, puis nous jette dans la machinerie fantasmagorique dont il a conçu, organisé tous les rouages. C'est le triomphe de l'artifice.

Mais cette machine à fabriquer les cauchemars est supérieurement réglée et l'intelligence, le goût et l'ingéniosité de l'artiste ne sont jamais en défaut.

L'appareil hallucinant d'un surréalisme qui nous fait souvenir du *Sang d'un Poète* est mis en œuvre avec une opportunité et une efficacité nouvelles. Des mains sortent des ténèbres pour éclairer le voyageur égaré qui pénètre dans le château enchanté, pour guider sa fille vers la grande salle solitaire où le monstre viendra, tout à l'heure, la rejoindre. Des bras aux corps invisibles versent le vin dans les coupes d'argent ; les figures des cariatides et des statues qui ornent cette étrange demeure ont des expressions trop vivantes pour ne pas nous faire frémir. C'est dans ce cadre d'une magnificence baroque et funèbre qu'apparaît, drapé dans son manteau noir, vêtu d'un pourpoint serti de pierreries, le héros fabuleux que raconte l'histoire, le monstre à l'effrayant visage, que l'amour d'une jeune fille délivrera de son sort odieux.

Mais, à côté de ces visions arrachées au cœur de la nuit surgissent des images harmonieuses et claires : ce sont celles qui nous transportent dans la maison familiale de la Belle, auprès de ses sœurs qui la haïssent, du jeune homme qu'elle croit aimer, de son père qu'elle sauvera en se sacrifiant. Il y a dans cette évocation de la vie paysanne du XVIIe siècle des images d'une qualité plastique incomparable et qui ne pouvaient être composées que par un homme dont les yeux se sont longuement promenés à travers les intérieurs de Le Nain ou de Vermeer de Delft et les paysanges de Claude Lorrain. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de tableaux reconstitués, mais d'images cinématographiques qui se rattachent, par le sentiment qui les inspire, à la tradition picturale classique. Et, peut-être, est-ce là le principal mérite de *La Belle et la Bête :* être l'émanation de notre culture, plus encore que celle de notre mythologie nationale.

Le « clou » de ce film est, incontestablement, la composition que Jean Marais a faite du personnage de la Bête. On admirera d'abord la persévérance dont il a fait preuve en endurant le supplice quotidien d'un maquillage qui laisse aux traits de son visage leur mobilité. Ce monstre à la tête de chat, terrible et répugnant, qui concentre dans son regard toute sa tristesse, n'est pas dénué de grandeur et l'on finit, comme la Belle, par éprouver pour lui une sorte de tendresse au point qu'on est un peu déçu quand Jean Marais recouvre à la fois sa physionomie humaine et les prestiges habituels de sa photogénie.

Josette Day incarne la Belle. C'est un rôle difficile. Physiquement du moins. Mais, malgré sa grâce, la bonne tenue de son jeu, malgré les talents réunis du costumier, du maquilleur et du photographe, elle ne parvient pas à être aussi belle que la Belle du conte. Il est vrai que celle-ci n'existe pas.

Nane Germon, Mila Parély, Michel Auclair, Jean Marais.

Film français. Scénario : Jean Cocteau, d'après un conte de Mme Leprince de Beaumont. **Réalisation :** Jean Cocteau. **Assistant technique:** René Clément. **Directeur artistique :** Christian Bérard. **Interprétation :** Jean Marais, Josette Day, Mila Parély, Nane Germon, Michel Auclair, Marcel André. **Chef opérateur :** Henri Alekan. **Chef opérateur du son :** Le Breton. **Musique :** Georges Auric. **Production :** Discina.

Jean Marais et Josette Day.

Quand le cinéma fait des " maths " voit revivre la tête coupée d'un chien et " file " des assassins d'eau douce (1)

Une ample comédie aux cent actes divers, et dont la scène est l'univers.

LA FONTAINE.

par Jean CABRERETS

C'EST évidemment la libre Nature, vivante, qui dispense au cinématographe scientifique ses films les plus attrayants.

Les *Souvenirs entomologiques* d'Henri Fabre, double chef-d'œuvre littéraire et savant, se trouvent présentés dans l'action et souvent dépassés par les scénarios que le Dr Thévenard, le Suisse Hans Richter, le Hollandais Van der Horst et Jean Painlevé, sont allés prélever dans l'histoire naturelle de *la mite*, de *la mouche*, des larves de libellule... Ainsi traité, le documentaire s'adresse au public autant qu'aux entomologistes.

De la mouche domestique envahissant nos maisons à la fin du printemps, le Dr Thévenard saisit l'existence larvaire qui prépare cette invasion. Les gros plans nous montrent l'asticot se terrant à reculons, frayant son chemin à travers un sable dont les grains sont pour lui des rochers ; puis, l'hivernage terminé, le ver remonte en crevant le plafond de sa caverne à coups de tête. D'une tête qui s'est préalablement munie d'une « poche-tampon » destinée à ce travail de bélier, puisqu'elle est abandonnée, cette capsule, une fois la libération acquise. Un beau « travail du chapeau »...

Les mites de Hans Ritcher naissent sous nos yeux des œufs pondus par les minuscules papillons et pâturent le tissu de laine qui leur est offert, à la manière des moutons, pareillement orientés d'après le jour incident. L'opérateur fait virer le troupeau, d'un seul bloc, en variant simplement la direction du faisceau lumineux. Nous savons maintenant, *de visu*, ce qu'est « un phototropisme » négatif.

Les insectes xylophages sont étudiés par le film, au Canada, pour le compte du service des Eaux et Forêts. Le monde aquatique des étangs et des mares dans lequel nous introduit Jean Painlevé devient, pour la caméra, le théâtre de drames grandioses, où je ne sais quels monstres préhistoriques se livrent d'étranges et mortelles batailles dont l'enjeu est une proie à leur taille : un ver de vase. Les monstres aux mandibules effrayantes ne sont autres que des larves de libellule ou leurs ennemis, non moins bien armés...

La Vipère du Dr Thévenard, nous livre le détail de ses mœurs, toujours bonnes à connaître. Même décapitée, son cœur mis à nu continue de battre très longtemps. Son arrivée à l'Institut Pasteur en paniers aussi bondés qu'une rame de métro, nous est d'un grand réconfort : le venin qu'on l'oblige à cracher va créer le sérum dont le film nous apprend l'usage et que tout chasseur, tout promeneur, tout campeur devrait constamment emporter avec lui.

Le film chirurgical

LES chirurgiens ont adopté le cinéma. Ce n'est pas une nouveauté, puisqu'aux environs de 1900, le célèbre Doyen, se voyant filmé dans l'une de ses opérations difficiles, déclara qu'il ne pouvait espérer de meilleure critique que cette projection. Une façon de se relire !

Autocritique pour l'opérateur, enseignement vulgarisé pour les étudiants de toutes les nations, le film chirurgical devient un document de premier ordre et, pour tout dire, le prototype du film didactique. Nous n'en dirons pas plus. Les détails de l'amputation d'une cuisse (professeur Delitala, Italie) ou de l'opération d'un bec-de-lièvre (Dr Lanterburg, Suisse) ; le traitement de la stérilisation masculine pas « anastomose vaso-épididymaire » (Dr Darget, Bordeaux) ne peuvent intéresser que les spécialistes. Les spectateurs du commun, charitablement prévenus, aimaient mieux quitter la salle. Et pourtant, combien intéressant fut le film (post-chirurgical, il est vrai) dans lequel une firme britannique nous montrait un opéré par ablation de la joue, mouvoir sa langue en prononçant des mots usuels. Test unique de phonétique expérimentale.

Le clou du film chirurgical fut « la ranimation de l'organisme » (Dr Iachine, U.R.S.S.) avec cette fois, deux chiens comme sujets. Au premier, un loulou, on coupe la tête qui, posée sur un plat, est naturellement, « morte ». Mais voici le chirurgien qui réinjecte un sérum artificiel dans les carotides, au rythme du cœur. La tête du loulou décapité ouvre l'œil et, sur un attouchement d'acide citrique au museau, tire sa langue et se pourlèche. On voudrait voir recoudre la tête au corps et le loulou s'en retourner à ses affaires de chien. C'est impossible ; mais l'expérience de résurrection est reprise avec un chien entier, que l'on saigne à mort et que l'on ranime ensuite, définitivement. On est soulagé.

Le cinéma et la technique

APRES son incursion dans la biologie et la psychologie (nous avons omis plusieurs films de premier ordre : *Le Sang*, Lebedev, U.R.S.S., prix Staline, *La Main de l'enfant au jeu et au travail*, Makarczynski et Szuman, Pologne, *Les Enfants anormaux*, Prudommeau, France), le cinéma qui retrouve sa sœur la machine industrielle, nous parait assez froid.

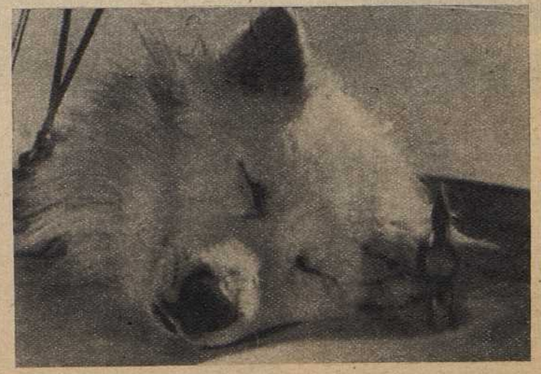
Mais de quelle utilité didactique !

Avec M. John Taylor, le cinéma nous apprend à nous servir du microscope, et du Radar avec Denis Séyaller (G.-B.) ; avec Marcel Ichac (Paris), il nous enseigne la technique de l'aluminium et Walt Disney met son crayon au service de l'aviation pour instruire les pilotes dans l'art de naviguer. *L'air liquide, la transmission de l'énergie*, la nouvelle méthode *de télévision* (par acumulation de lumière) tous ces motifs techniques défilent avec aisance devant nos yeux et dans notre imagination... Pour ce qui est de l'efficacité d'un tel enseignement je n'irai pas jusqu'à dire qu'il suffit de voir, ou même de revoir, le film de M. Cantagrel : « Paraboles et familles de paraboles » pour connaitre ces « coniques » chères à Pascal, mais comme révision scolaire à la veille d'un examen, cette géométrie filmée est merveilleusement reposante.

Ainsi, nous croyons avoir fermé le cycle du film scientifique et technique. Notre Institut de cinématographie scientifique est en bonne voie. Qu'il soit limité dans ses moyens matériels, ce n'est que trop évident. Mais de ces moyens, son directeur Jean Painlevé a tiré le même maximum tout en se donnant le rôle d'un véritable animateur international.

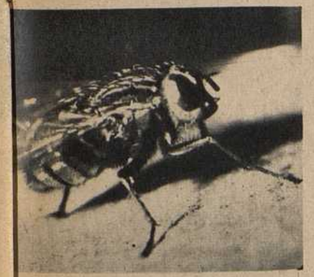
(1) *Voir dans notre précédent numéro le premier article de notre collaborateur Jean Cabrerets à propos du VIIIe Congrès du cinéma scientifique.*

DEUX DYTIQUES, les féroces « assassins d'eau douce » de M. Jean Painlevé sont aux prises dans une lutte sans merci : l'un d'eux mangera l'autre.



CETTE TETE DE CHIEN décapité est bien morte. Après injection de sérum, elle va pourtant revivre... L'œil s'ouvrira, brillera et la langue pourlèchera le museau touché d'une goutte d'acide.

Les métamorphoses de la mouche



Quatre étapes : les œufs, la larve, l'éclosion, l'insecte. L'intérêt du film (réalisé par le Dr Thévenard) réside surtout dans l'analyse de l'existence souterraine de la larve durant la période d'hivernage.

SUR LES ÉCRANS DE FRANCE

Du meilleur au pire

☆ Ne manquez pas ★ Allez voir ⌛ Pour passer le temps
◐ Si vous n'êtes pas difficile ◐ On vous aura prévenu

◐ AFFAIRE DU COLLIER DE LA REINE (L'). — Viviane Romance en comtesse de la Mothe apporte un peu de vie à cette nouvelle adaptation cinématographique du roman d'Alexandre Dumas. Marcel Lherbier a raté la peinture d'une société prête à s'écrouler.

◐ ASSASSIN N'EST PAS COUPABLE (L'). — Un scénario qui sort de l'ordinaire. Abus de dialogue. A. Préjean et J. Berry, interprètes honnêtes de cette comédie policière.

⌛ BACK STREET. — Version 1941 du « Back Street » 1933. Des sentiments un peu réchauffés. Margaret Sullavan ne fait pas oublier Irène Dunne. Charles Boyer remplace avantageusement John Boles.

⌛ BELLE ENSORCELEUSE (LA). — Le plus français des films réalisés à Hollywood par René Clair, : brillant. Mais assez superficiel. Marlène Dietrich.

★ CAVALIER DU DESERT (LE). — La rivalité des fermiers et des éleveurs au Texas. Influencé par le roman américain, William Wyler infuse un sang nouveau au « western ». Images de Gregg Toland. Gary Cooper humoriste, poète et justicier.

◐ CLES DU ROYAUME (LES). — La Chine vue par Hollywood. Un long sermon illustré, d'après le roman de A. T. Cronin. Confection de John Stahl. Gregory Peck. Thomas Mitchell.

⌛ Dr JEKYLL ET Mr HYDE. — Le dédoublement de la personnalité : l'éternel conflit du bien et du mal. Troisième adaptation de R.-L. Stevenson. Ne vaut pas les deux précédentes. Spencer Tracy, Ingrid Bergman, Lana Turner. Réalisé par Victor Fleming.

☆ FEMME AU PORTRAIT (LA). — Avec une précision toute chirurgicale, Fritz Lang analyse le comportement d'un meurtrier. Une tragédie interprétée par E.G. Robinson, J. Bennett et D. Duryea. Un modèle du genre.

◐ FEMME DISPARAIT (UNE). — Quatre sketches interprétés par Françoise Rosay. Inégal et décevant. Mise en scène de Jacques Feyder. Claude Dauphin, Henri Quisol.

⌛ FIEVRE DU PETROLE (LA). — Un mélo chez les « requins » du pétrole. Hollywood fait semblant de s'intéresser aux problèmes sociaux. Clark Gable. Heddy Laman. Spencer Tracy. Claudette Colbert. Réalisation soignée de Jack Conway.

◐ GRINGALET. — D'après la pièce de Paul Vandenberghe. Un magma sentimentalo-psychologico-social d'un esprit assez bas. Charles Vanel. Suzy Carrier.

◐ HITLER ET SA CLIQUE. — De bonnes intentions, sans doute. Reconstitution de la conquête du pouvoir par les nazis : mais on s'est préoccupé surtout de la ressemblance physique des personnages. Propagande sans portée réelle.

⌛ IMPOSSIBLE AMOUR (L'). — Bette Davis, en romancière célèbre, crée un personnage d'une vérité et d'une humanité parfaite. Miriam Hopkins. John Loder.

★ JANE EYRE. — Un amour romantique dans les landes du Pays de Galles au siècle dernier. Illustration adroite et pleine d'atmosphère du roman de Charlotte Brontë. Orson Welles et Joan Fontaine remarquables.

★ JEUNESSE DE NOTRE PAYS. — La Parade des Sports à Moscou, le 1er Mai 1946. Un magnifique document en couleurs sur les nouvelles générations soviétiques. Réalisation de Serge Youtkévitch.

★ JUSTICE DES HOMMES (LA). — Un homme traqué injustement par la police. Tragi-comédie parfois grandiose. Technique de George Stevens. Interprétation remarquable de Jean Arthur et Cary Grant.

★ MAISON DE LA 92e RUE (LA). — Le contre-espionnage aux Etats-Unis pendant la guerre. Une histoire quelconque mais un document passionnant. Réalisé par Henry Hathaway.

⌛ MON AMIE SALLY. — Le music-hall à la fin du siècle dernier. Les qualités et les défauts inhérents à ce genre. La plastique de Rita Hayworth.

◐ NUITS D'ALERTE. — Où la Résistance défigurée n'est que le prétexte d'un pauvre film d'aventure. Réalisation de Léon Mathot. Roger Pigaut. Hélène Perdrière.

★ PATRIE. — L'occupation des Flandres par les Espagnols au XVIe siècle. Une œuvre robuste, honnête et sincère, de Louis Daquin, d'après Sardou. Blanchar dans un de ses meilleurs rôles.

⌛ PERE TRANQUILLE (LE). — Noël-Noël, petit bourgeois pantouflard, chef de la Résistance dans une ville de province. Un héroïsme modeste et souriant. Réalisé avec le concours technique de René Clément.

⌛ PETRUS. — Un timide photographe, héros involontaire d'un drame dans une boite de Montmartre. Dialogue brillant de Marcel Achard. Marc Allébret a su tirer le meilleur de Fernandel. Simone Simon. Brasseur et Dalio.

◐ REVANCHE DE ROGER-LA-HONTE (LA). — Ce deuxième épisode du célèbre mélodrame de Jules Mary ne vaut pas le premier. Lucien Cœdel. Maria Casarès. Louis Salou. Paul Bernard.

◐ REVENANT (UN). — Une satire avortée de la bourgeoisie lyonnaise. Les « mots » d'Henri Jeanson et la technique de Christian Jaque. Jouvet plus Jouvet que jamais. François Périer excellent. L. Tcherina. M. Moreno.

★ RIEN QU'UN PAUVRE CŒUR. — Un homme sacrifie tout à son indépendance. Cette œuvre de Clifford Odets, d'après le roman de Richard Llewelynn, est souvent puissante mais n'évite pas toujours les poncifs. Gary Grant un grand comédien tragique. B. Fitzgerald.

◐ ROSE DE LA MER (LA). — Drame et accouchement à bord d'un cargo. Un équipage de « durs » s'attendrit sur un nouveau-né. Un film d'une bêtise touchante. Fernand Ledoux, Roger Pigant.

◐ ROUTE SEMEE D'ETOILES (LA). — Bing Crosby, curé mélodieux dans un mélo moralisateur. Technique soignée de Léo Mac Carey. Barry Fitzgerald.

◐ SANG DANS LE SOLEIL (DU). — Un drame d'espionnage au Japon. James Cagney a appris le jiu-jitsu. Des japoniaiseries.

☆ SYMPHONIE PASTORALE (LA). — Un drame extrêmement nuancé. L'œuvre célèbre d'André Gide, adaptée par Jean Aurenche et Pierre Bost, mis en images par Jean Delannoy. Morgan et Pierre Blanchar comédiens de grande classe. Un film de très haute tenue.

Dans le ventre d'un sous-marin, René Clément, tourne "Les Maudits" avec une troupe d'acteurs internationaux

(Nice, novembre, d'un correspondant particulier.)

AVEC son calme habituel et sa jeune maîtrise, René Clément dirige, à la Victorine, son nouveau film : Les Maudits.

Après La Bataille du Rail, *Clément se devait de tourner un film qui possède les mêmes qualités de puissance et d'authenticité humaine. Il a fixé son choix sur* Les Maudits. *Ce film a déjà toute une histoire. On raconte que Jacques Companeez, le scénariste, en trouva le sujet dans un fait divers qu'il avait lu dans un journal : l'histoire d'un sous-marin nazi, qui, après l'armistice, continuait sa carrière de pirate et errait dans le sud de l'Atlantique.*

L'histoire lui parut propre à donner naissance à un excellent film. Il alla trouver un producteur, lui proposa le sujet. Il fut accepté et c'est ainsi que naquit le scénario des Maudits *dont Henri Jeanson écrivit l'adaptation et les dialogues.*

Dans un sous-marin allemand, qui a pu échapper par miracle au barrage tendu par les alliés, des nazis et des « collaborateurs » européens sont réunis. Désormais, ils vont devoir vivre ensemble, enchaînés au même destin, condamnés à une promiscuité de tous les instants. Très rapidement, les drames éclatent. Une série de conflits surgissent. Ces hommes qu'une même conception du monde avait dû unir, prennent soudain conscience de leur solitude et de leur désespoir. Incapables de vivre une vie personnelle, rejetés de la collectivité et de la société, ils retrouvent leur véritable visage, celui de lamentables pantins, réduits aux réactions les plus simples.

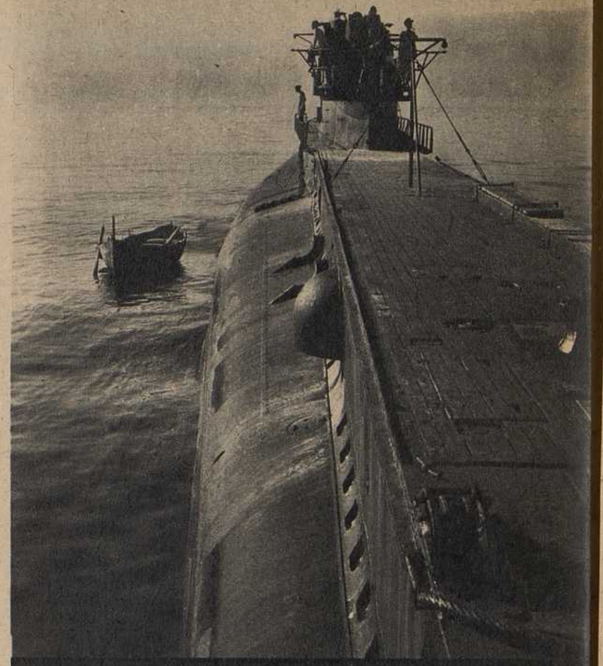
Sur ce thème, Clément, pièce à pièce, construit son film. Pour lui le travail est considérable. Il doit non seulement imposer aux spectateurs l'atmosphère très particulière du sous-marin, mais encore décrire très précisément la personnalité de chacun des protagonistes de ce drame. Constamment la caméra doit « jouer » sur les visages, souligner chaque geste, car, dans cette histoire, ce sont les gestes, si minimes soient-ils, qui permettent une progression dramatique constante. René Clément s'est entouré de collaborateurs qui comptent parmi les meilleurs du cinéma français et qui forment réellement une « équipe ». Henri Alekan, son fidèle collaborateur de La Bataille du Rail, *est le responsable des prises de vues ; Bertrand a conçu les décors.*

Sur les plateaux de la Victorine, on a construit, grandeur nature, un véritable sous-marin, réplique exacte des submersibles militaires, avec salle des machines, carré des officiers, soutes à munitions, etc. C'est dans ce « tube », dont la plus grande hauteur est de 1 m. 90, que Clément et Alekan doivent tourner les scènes de leur film.

Clément a réuni une équipe de comédiens qui sont tous passionnés par le film qu'ils tournent, Dalio, Michel Auclair, qui a fait une remarquable création dans La Belle et la Bête, *se donne à son travail sans réserve. Ces deux acteurs sont entourés par une troupe internationale, puisque dans ce film nous verrons des Allemands, comédiens antinazis, engagés par Clément, des Belges et des Hollandais.*

Ainsi, fidèle à sa formule, Clément, à part Dalio et Michel Auclair, ne s'est entouré que de comédiens pour ainsi dire inconnus. L'expérience de La Bataille du Rail *lui a prouvé que l'on pouvait faire d'excellents films avec des talents et des personnalités, et non des réputations trop souvent commerciales.*

H.-F. REY.



A bord de ce sous-marin ont été tournés les extérieurs des « Maudits ».

Grap.

René Clément a un sourire de jeune premier.

Les techniciens sur la tourelle du submersible.

Dalio et Michel Auclair jouent le rôle de collaborateurs français. Ils préparent leur fuite : angoisse et chaleur. Téléphone et alcools frais.

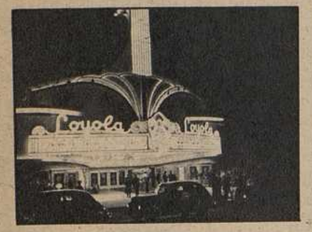
Sur le pont du sous-marin allemand : Florence Marly, vedette féminine, en difficultés avec deux des acteurs étrangers des « Maudits ».

(*Photos Tomatis.*)

Géographie d'Hollywood-sur-rêves. - II

CALIFORNIE, miroir de l'Amérique

Un grand reportage de CLAUDE ROY



« Je pense que ces terres ne valent pas un dollar », déclarait le sénateur Daniel Webster lorsque, après la guerre du Mexique, il fut question d'annexer, comme indemnité de guerre, la Californie aux Etats-Unis. Et il ajoutait : « *Quelle sympathie peut-il y avoir entre le peuple de Californie et les Etats de l'Est ?* »

Quatre-vingt-dix-huit ans plus tard, la Californie n'est pas seulement une des régions les plus riches et les plus peuplées de l'Amérique du Nord, un des plus prospères Etats agricoles et industriels, le centre de l'industrie cinématographique, une des premières par les capitaux engagés et le volume des bénéfices. La Californie est aussi le lieu où se concentrent, se déploient et s'éprouvent toutes les vertus et toutes les faiblesses de l'Amérique. La Californie nous présente aujourd'hui la somme des vraies valeurs américaines aussi bien que l'inventaire complet de ses folies. Les inventeurs d'histoires et les fabricants de pellicules d'Hollywood se sont installés, pour créer, au cœur d'une contrée qui est un résumé même de leur pays, et dont Farnsworth Crowder a raison de dire : « *Ce qu'est l'Amérique, la Californie l'est — avec des accents — en italiques.* »

La Côte d'Azur française, dont on évoque à chaque pas, entre Carmel et Los Angeles, le ciel, le climat, les couleurs, n'est en France qu'une exquise parenthèse, essentielle à notre paysage national, mais qui n'en épuise pas tous les aspects. La Californie, au contraire, acculée au Pacifique, irriguée par les migrations successives et les mouvements sans fin d'un sang toujours neuf, produisant à l'intérieur même du grand mirage américain un mirage californien, celui de l'or, du soleil ou du film, relançant vers l'Ouest les aventuriers débarquant sur la côte Atlantique, et que l'image de l'Amérique avait déjà arrachés à l'Europe, la Californie est ce butoir où tous les trains sont venus stopper. On y trouve, avec un degré de concentration et de maturité plus accentué que partout ailleurs, l'ensemble de traits nécessaires à composer de l'Amérique un portrait valable, les contrastes qui lui donnent son relief, les contradictions qui gouvernent sa marche. Le laboratoire à reflets vivants d'Hollywood a installé les appareils de son alchimie au centre de ce qui est peut-être la permanente Foire d'échantillons du continent américain, une projection géographique de la civilisation américaine en train de naître.

1.883 églises et des cinémas pour automobilistes

LE vestige américain des espaces sans mesure enivre ici l'esprit comme nulle part ailleurs. Ici, les déserts et les plaines traversés trouvent leur récompense, mais l'échelle du pas humain, qui, dans d'autres mondes encore, est l'étalon des mesures, se trouve dérisoirement impuissante. L'Amérique a sécrété un style de vie de l'automobile, machine à réduire l'espace. Il trouve ici son épanouissement et sa caricature. Il y a plus d'automobiles par tête d'habitant à Los Angeles que dans aucune ville des U.S.A. Ici sont nés les « *drive in* », où l'on peut boire et se restaurer au volant de sa voiture, les cinémas pour automobilistes, où sans quitter le siège on regarde défiler sur l'écran d'autres images que celles de la route.

Sur cette terre, l'une des plus antiques du monde, où les civilisations anciennes ont eu plus que nulle part ailleurs, sinon en Asie, des siècles pour mûrir et se développer, la table rase a fait disparaître, comme partout en Amérique, les racines historiques, balayé les vestiges pré-colombiens, les traditions indiennes, la culture hispanique. Sans rien qui les tienne encore profond au sol, les Californiens ont organisé autour d'eux un pullulement de religions de remplacement. L'Amérique est la contrée des sectes et des dieux en veston ou turban, Los Angeles est leur capitale. Je n'y ai pas retrouvé la mère Pourpre, ni sœur Aimée Mc Pherson l'évangéliste, dont le temple encore accueille des fidèles, même depuis sa mort. Mais il y a à Los Angeles 1.833 églises, dont 836 sont protestantes et 147

La Côte d'Azur française dont on évoque à chaque pas, entre Carmel et Los Angeles, le ciel, le climat, les couleurs...

catholiques. J'ai vu dans quelques-unes des 850 autres prêcher des saints de huit ans et j'ai entendu les prophètes de l'Eglise occulte Agatseg, du culte Mazdanéen d'Otoman Bar-Azusht Ra'nish (qui s'appelle d'ailleurs Otto Ranish, comme tout le monde, ou presque), de l'Ancien Ordre Mystique de Melchidezeck, du Temple de la Croix de Joyaux. J'en passe, non des moins beaux.

Un meurtre toutes les dix-huit heures

DANS un monde sans limites et sans dieux, l'Américain, descendant des pionniers, a laissé exploser une violence extraordinaire, en même temps que les vertus du bâtisseur sans préjugés. La Californie multiplie ses caractères. Il y a eu cette année un meurtre toutes les dix-huit heures en Californie. Tandis que j'étais à Hollywood, tous les journaux ont publié cette photo d'un cadavre recouvert d'une couverture, sur le plancher d'un bar, et qu'enjambaient les serveuses, chargées de plateaux et de cocktails, pour aller servir des clients calmement attablés : la police avait donné l'ordre de ne pas toucher au corps, celui d'un joueur de boules professionnel assassiné par un rival de sport et d'amour. Mais, dans le même temps, sur cette terre torride, les aqueducs et les travaux d'art irriguent et désaltèrent une population qui comptait, en 1850, 295 Anglo-Américains et environ 7.500 Indiens ou Mexicains, et qui compte, en 1946, 3.500.000 habitants — sans qu'on puisse prévoir ce que sera dans un an le chiffre de sa population. Los Angeles est le centre des usines du Douglas, les puits de pétrole dominent le toit des studios et l'œil à chaque minute mesure ici ce que les pouvoirs de l'homme peuvent arracher à la terre.

Une synthèse de l'Amérique

LA richesse sans entraves et la misère sans espoir coexistent ici. La Californie fait cheminer les familles faméliques et nomades des *Raisins de la Colère* sur des routes qui conduisent aux palais des potentats du film ou de l'huile, aux demeures de Mille et Cent nuits d'un Hearst ou d'un Zukor. L'air retentit encore des bombes qui, en 1910, abattaient le building du *Los Angeles Times*, des coups de matraque et des grenades lacrymogènes qui ponctuaient en 1934 la campagne de l'écrivain socialiste Upton Sinclair, que seule la coalition de tous les pouvoirs empêcha de devenir gouverneur de Californie.

En Californie, tout est typiquement américain — parfois caricaturalement américain : universités cernées de jardins, de matelas de dollars, le piscines et de sérénité — quotidiens sanglants, cancaneurs et désordonnés — épanouissement des sports et grâce des corps humains — merveilleuse gentillesse des relations sociales, mêlée d'indifférence et de calme égoïsme. Tous les types de visages américains se croisent dans les rues, la population même est le vivier sans fin où peuvent puiser le metteur en scène, l'écrivain ou l'acteur à la recherche de modèles. Ce n'est pas un exil que le cinéma américain a trouvé à Los Angeles, c'est une synthèse de l'Amérique, de ses grandeurs et de ses ridicules, de son histoire et de ses espérances. Si le cinéma américain est trop souvent le symbole d'un univers truqué, émasculé et mensonger, ce n'est pas la situation géographique d'Hollywood qu'il faut en accuser. Au contraire.

(A suivre.)

Afin de sauvegarder son indépendance
L'ÉCRAN *français*
n'accepte aucune publicité cinématographique

Photo H. Pecqueux

LES PREMIERES SCENES TOURNEES A FRANCŒUR : LE FRENCH CANCAN DANS UN CAF' CONC' DU DEBUT DU SIECLE.

DEUX MINUTES DE BRUIT POUR

Le Silence est d'Or

LES machinistes mettent la dernière main aux platanes des boulevards. Par-ci, par-là, on ajoute quelques feuilles vertes. Tous ses amis — et les autres — félicitent Léon Barsacq : « Bravo, mon cher, vos décors sont magnifiques ! »

Galant quinquagénaire, Maurice Chevalier a accompagné Marcelle Derrien au music-hall.

Le boulevard des Italiens 1906 a été monté en un mois : armature de bois et staff. Quelle soif de détails, quel souci de vérité ! Les affiches du temps ont été réimprimées : Lucien Guitry y tient la vedette et l'on joue des pièces de René Fauchois (déjà !), les vitrines des magasins sont garnies : « A la belle Amazone » : frivolités, corsets, soieries, indiennes. A la brasserie Wagner, le bock coûte 15 centimes.

★

Quatre cents figurants animent ces décors. Les hussards portent des moustaches en croc et reniflent des narines. Les vieux messieurs font des ronds-de-jambe. Les dames ont des robes à tournures et des chapeaux, des chapeaux...

René Clair se retranche dans une barraque en bois où il fait très froid. Une casquette bleue abrite son visage de momie et un vaste pardessus de velours triple sa carrure. Il loge son œil dans la camera, donne quelques ordres.

★

François Périer ne tourne pas aujourd'hui, mais il est venu, histoire de se mettre dans l'ambiance. Il grimpe sur un tacot qui stationne, ouvre son parapluie et tend l'autre bras ; il simule le geste du chauffeur qui amorce un tournant. « Avec cette bagnole, dit-il, on a tout son temps pour prendre le virage. »

Dany Robin porte d'adorables pantalons de dentelles jusqu'aux chevilles.

Marcelle Derrien (objet de la curiosité de tous : comment est la « découverte » ?) est une jolie souris souriante.

★

On tourne pendant deux minutes. Taxis, fiacres, coupés se mettent en marche. Les figurants emplissent les rues, les trottoirs de leur mouvement. Cette cohue est une merveille de mise au point.

Un assistant, au micro, impose le silence à tous et s'exaspère : « C'est affreux ! un soldat est passé dans le champ avec son casque sous le bras. Pourquoi ? » Alors on entend une voix timide: « Il est trop grand! »

Les chars de la Mi-Carême viennent de défiler. Confettis et serpentins. C'est aujourd'hui que Jacques (François Périer) rencontrera Lucette (Dany Robin). Bientôt, Emile (Maurice Chevalier), ami de Jacques, directeur d'un des premiers studios de cinéma, fera par hasard la connaissance de Madeleine (Marcelle Derrien). Il s'éprendra d'elle, mais elle préfèrera le cadet. Le drame montrera le bout de son nez, mais tout finira par le baiser de la « happy end ».

Ceci se passe en 1906.

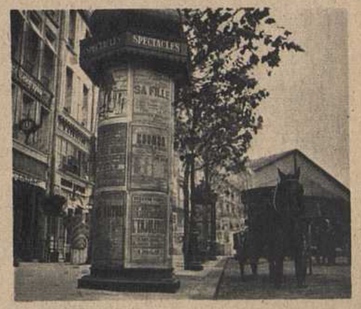
René Clair, ou le bon vieux temps.

R.-M. T.

« Tout le monde en place, on tourne ! » Un geste très personnel du frileux René Clair.

Casquette à carreaux, col cassé, fine moustache, Fr. Périer, entre ses scènes, songe...

Traverser les Boulevards ne présente aucun danger : pas d'excès de vitesse à craindre...



Boulevard des Italiens, 1906 : les fiacres stationnent devant les affiches de spectacles.

(Reportage photographique Bertrand.)

Le champ de la caméra ne découvre qu'une minime partie du décor monumental que Barsacq a reconstitué à Joinville.

LES CRITIQUES DE LA SEMAINE (suite)

ACTUALITÉS

★ LES ACTUALITES cinématographiques ont aussi leur serpent de mer, mais il n'est pas mythique celui-là. Il a revêtu la forme adipeuse d'une authentique baleine. Elle ne chante malheureusement pas l'opéra comme celle de « Make Mine Music »; elle se contente de reposer sur le sable de Long-Island, pour la grande joie des curieux qui explorent ses fanons, aussi inoffensive qu'un poisson de caoutchouc se balançant dans le bassin des Tuileries. (Eclair, Actualités françaises, Gaumont).

★ PLUS DANGEREUSES sont ces mignonnes bombes volantes « chauve-souris » dirigées par radar, et qui décapitent leur croiseur à tous les coups aussi sûrement qu'un amateur de tir brise les pipes à la Foire du Trône. Il s'agit d'une des fameuses armes secrètes américaines, exhibées à l'occasion du « Navy Day ». Leur secret sera désormais celui de Polichinelle. D'ailleurs, les débats de l'Assemblée de l'O.N.U. à Flushing-Meadows (Movietone, Pathé) ne nous permettent-ils pas d'espérer la suppression des bombes atomiques, et autres jouets du même genre? En un discours d'une rhétorique fort plate, mais néanmoins vivement applaudi, M. Spaak souligne l'espoir que les hommes du monde entier placent en cette conférence. En s'y rendant, M. Molotov a tenu durant un instant la barre du « Queen-Mary ».

★ LA SOLIDARITE nationale à l'égard des vieux : thème identique traité par chaque journal. Et ma foi, dans toutes les bandes, s'offrent à nous des images émouvantes. Silhouette voûtée sortant d'une boulangerie, balayeur des rues sexagénaire, vieille femme parcourant le couloir sombre d'un vétuste immeuble populaire pour aller réchauffer un peu son corps et son cœur dans un des « centres d'accueil » ouverts par l'Entr'aide française. Un regard las dans un visage usé, un vêtement où s'inscrit la misère, de vieilles mains calleuses qui, ainsi que Gaumont nous le rappelle, ont créé toutes ces richesses, ce confort dont jouissent les générations nouvelles. Eloquence directe de ces images quotidiennes. Les Actualités françaises ont opportunément lié leur reportage sur les vieux à une enquête où il est question des « riches et des pauvres ».

★ DES PRISONNIERS allemands libérés par les Anglais débarquent à Hambourg, attendus cérémonieusement par une théorie de leurs compatriotes coiffés de... hauts de forme (Gaumont). A Berlin, une foule énorme et grise commémore le sacrifice des Allemands antihitlériens qui furent assassinés par les nazis (Eclair, Gaumont). Montrant la remise de l'ordre du Drapeau rouge au patriarche Alexis pour services rendus à l'Union soviétique pendant la guerre, Gaumont nous inflige un commentaire qui reflète une tendance réactionnaire.

★ ET POUR FINIR ces citations, quelques images qui sont autant d'échappées sur le monde. Des Actualités françaises (dont j'ai omis d'indiquer une étonnante arête de lame de rasoir vue au microscope électronique), quelques attachants traits du folklore malgache, et particulièrement un enterrement en musique. Et de Gaumont, dans un excellent montage intitulé « Bonsoir Automne », des paysages et des scènes de la vie pastorale turcs qui m'ont paru absolument inédits.

Raymond BARKAN.

★ NOUVEAUTÉ ★

GEORGES CHARENSOL

RENAISSANCE DU CINÉMA FRANÇAIS

L'information est de premier ordre et M. Charensol est un bon guide.
« Le Figaro »

Le goût le plus naturel et le mieux exercé s'y donne libre cours. Il défend ses idées avec une modération sans mollesse, et une indépendance de tout lien de chapelle qui prête à ce livre le plus vif relief.
ALEXANDRE ARNOUX « Les Nouvelles Littéraires »

"Avec ce livre Georges Charensol nous offre un panorama animé de l'année cinématographique 1946. Son sens critique s'exerce avec une remarquable personnalité dans les domaines les plus différents... Livre personnel et constructif"
MAURICE BESSY « Cinemonde »

★ SAGITTAIRE ★

C'est plus simple de s'abonner!

LA REVUE DU CINEMA reparaît tous les mois

N° 1. Panoramique sur LA PLASTIQUE A L'ECRAN

— Des peintres-metteurs en scène aux metteurs en scène-peintres et imagiers.
— L'élément non-visuel au cinéma.
— Le petit vocabulaire, etc...

Articles de J.-G. AURIOL, Jacques BOURGEOIS, J.-P. CHARTIER, Georges SADOUL, Pierre SCHAEFFER, etc.

Directeurs : JEAN-GEORGE AURIOL et DENISE TUAL

20, pl. de la Madeleine, Paris
En vente chez les libraires
Abonnements : 6 mois, 650 fr.

LE CABARET DU GRAND LARGE

Une aventure qui ne vaut pas cher

Film français. Scénario : Jacques Chabannes. **Adaptation et dialogues :** Claude Orval. **Réalisation :** René Jayet. **Interprétation :** Sessue Hayakawa, Suzy Prim, Berval, Fernand Fabre. **Chef-opérateur :** Lucas. **Décors :** Bazin. **Musique :** Vincent Scotto. **Production :** Codo-Cinéma.

Il y a environ six mois, quelques individus en quête de profits faciles, réalisèrent à peu de frais, dans les mêmes décors et avec les mêmes vedettes, un certain nombre de films, notamment « Le Cabaret du grand large ».

On a économisé sur les décors, sur les idées, sur les vedettes, sur les travellings, sur les fonds sonores, etc. Sans matière grise, sans moyens, sans attraits, ce « Cabaret du grand large » acheté au rabais, ce chef-d'œuvre de l'indigence, prétend être un film d'action et d'aventure. Et quelle aventure ! Suzy Prim tient un cabaret louche, Fernand Fabre est un G. Man, envoyé par Washington, Berval représente la police judiciaire, et le savant Sessue Hayakawa travaille dans l'atome.

Il y a des trappes mystérieuses, des soupirs angoissés, des revolvers à bouchons, des coups d'œil complices, des cartes qui prédisent l'avenir, des balafrés et des laboratoires, un tissu d'invraisemblances et tout le romanesque suranné, le bric à brac du feuilleton à deux sous... Seule, une chanson de Jacques Plante et Vincent Scotto apporte un parfum de grand large à ce cabaret poussiéreux.

Il est triste de rencontrer dans cette catastrophe des comédiens aussi éprouvés par les ans que Suzy Prim, Berval et surtout Sessue Hayakawa qui semble, hélas, avoir de moins en moins de chance avec le cinéma.

M. René Jayet a fait preuve d'un certain courage en osant signer un tel film.

TACCHELLA.

LES CINÉ-CLUBS

100.000 ADHÉRENTS

PEU à peu, l'activité reprend dans les ciné-clubs. A Paris, en banlieue et en province, quatre vingts d'entre eux déjà ont rouvert leurs portes. D'autres reprendront leurs séances dans les semaines à venir. Partout, le public des ciné-clubs s'est accru — partout il vient plus régulièrement, et c'est aussi plus volontiers qu'il participe aux débats qui terminent généralement les séances.

A l'entrée de cette nouvelle année, quelle est la situation exacte en France du mouvement des ciné-clubs ?

— *Actuellement, quatre vingt quinze ciné-clubs sont inscrits sur la liste de la Fédération, nous dit M. Georges Sadoul, secrétaire général de la Fédération des ciné-clubs. De nombreuses demandes de création de nouveaux clubs sont actuellement à l'examen. Nous pouvons dire qu'à la suite, par ailleurs, d'une entente avec certaines organisations culturelles qui ont d'ores et déjà une activité de ciné-clubs, nous aurons largement dépassé, avant la fin de novembre, le chiffre de cent mille adhérents. Il n'existe nulle part à l'étranger de mouvement dont l'ampleur approche, même de loin, de celle-ci.*

— On s'est plaint parfois de l'insuffisance, du manque de variété des programmes fournis aux clubs par la Fédération.

— *Ces griefs étaient partiellement justifiés. Mais on ne doit pas oublier que la Fédération ne s'est constituée qu'au lendemain de la Libération, et qu'il lui a fallu partir à zéro. Il est certain que l'an dernier, par la force des choses, nous avons fait figurer dans nos programmes des films de valeur inégale. Pour cette année, par contre, la situation se présente sous d'excellents auspices, et vous pouvez annoncer que nous venons de conclure un accord avec la Cinémathèque, accord qui nous permettra, dès la fin de décembre, de compléter nos programmes par des films assez rares et peu connus.*

— Quelle est, à l'heure actuelle, l'attitude des exploitants vis-à-vis des ciné-clubs ? N'ont-ils pas manifesté autrefois une certaine méfiance à leur égard ?

— *Oui, mais nos rapports avec les diverses branches de la profession sont en général excellents depuis la Libération. Cette méfiance dont vous parliez était assez explicable au début. En effet, les exploitants, en particulier, pouvaient craindre de la part des ciné-clubs une concurrence sur le plan commercial. Or, ils se sont très vite aperçus qu'en fait, les habitués des clubs, en acquerrant un goût plus vif pour le cinéma, constituaient pour leurs salles de nouvelles recrues.*

— Et le statut légal ?

— *Grâce à M. Fourré-Cormeray, les ciné-clubs vont être enfin dotés d'un statut légal. Celui-ci exigera de la Fédération certaines garanties. La principale, que nous tenons à exercer avec beaucoup de vigueur, c'est que les ciné-clubs ne prennent, en aucune façon, un caractère commercial ou para-commercial. S'il se trouvait qu'à l'insu de la Fédération, des ciné-clubs aient échappé à notre contrôle, nous prendrions des sanctions. Et nous demandons que si le fait se produisait, les gens de la profession, en particulier, nous en informent.*

Nous parlons des ciné-clubs populaires, de l'intérêt qu'il y aurait à les multiplier, des problèmes très particuliers qu'ils posent.

— *Diverses tentatives ont été faites en ce sens, nous dit M. Sadoul. Nous les encourageons et suivons ces efforts avec beaucoup d'attention. Cette formule de ciné-clubs populaires, qui a encore besoin d'une mise au point, est appelée pourtant à jouer un grand rôle dans la vie du cinéma. Mais elle est d'une application délicate, et dont les gens de bonne volonté qui voudraient la réaliser, ne comprennent pas assez la complexité. Avant tout instrument de culture, le ciné-club populaire, par sa destination même, doit avoir un caractère évolutif. C'est dire qu'il lui faut suivre, dans son action, une courbe ascendante : progression dans les programmes, progression dans le choix des thèmes proposés par les conférenciers. Et problème matériel d'importance, car le succès de ces clubs populaires lui est lié en grande partie : l'emplacement de la salle des séances. On oublie trop souvent que le public qu'il s'agit ici de conquérir est un public de travailleurs, que c'est lui demander un effort trop difficile que d'exiger qu'il se déplace, quand il y a tout près de chez lui des salles d'exploitation courante. Et enfin, et surtout, si les ciné-clubs populaires veulent mériter ce nom, il faut que leurs animateurs sachent bien qu'ils sont créés en fonction de leur public, et que la réciproque est absolument fausse.*

José ZENDEL.

UN FILM ADMIRABLE

Bientôt, les adhérents des ciné-clubs de Paris pourront voir « Paisa », du réalisateur italien Roberto Rossellini, auteur de « Rome, ville ouverte ».

En effet, la Fédération des ciné-clubs organise, pour le samedi 16 novembre, à 20 h. 45, à la Maison de la Chimie, et sous le patronage de l'ECRAN FRANÇAIS, une séance interclubs, au cours de laquelle ce film sera projeté.

Dans notre prochain numéro, nous publierons une importante interview de Rossellini, par notre collaborateur Georges Sadoul.

Lisez cette semaine dans :

"LES ETOILES"

L'HEBDOMADAIRE DE LA PENSEE FRANÇAISE

— Stendhal à Trieste, traqué par la Gestapo de Metternich, par G. Andersen.
— Paul Valéry jugé par ses examinateurs, par Pierre MAZARS.

Chaque mardi sur 8 pages illustrées 8 FRANCS

Abonnement de propagande contre 30 francs en timbres, spécimen gratuit sur demande aux ETOILES, 4, rue du Faubg-Montmartre, PARIS (service FE).

Prête-moi ta plume

L'AMOUR (Suite et fin.)

POUR en terminer avec le joli petit Cupidon ailé (depuis trois semaines qu'il vous en parle, l'ami Pierrot a continuellement dans les oreilles le bruit crispant d'un moustique...), voici deux points de vue originaux.

D'un jeune cinéphile :

« L'amour n'est pas toujours indispensable à l'écran. Pourtant, dans certains films, dont il n'est pas le ressort principal, son intervention, qui paraît de prime abord intempestive, aide à compléter la description d'un personnage. Voyez Good bye, Mr. Chips *: c'est la vie d'un professeur, dans une université anglaise, et le sujet n'exigeait pas que l'on y introduise un épisode sentimental, lequel rompt d'ailleurs l'homogénéité du récit. Or, d'un point de vue strictement psychologique, cet épisode a l'avantage de mieux éclairer le protagoniste, de lui donner, en quelque sorte, son épaisseur. Il importait seulement que cela fût traité avec discrétion. Même remarque pour* Le Chemin des étoiles, *film de guerre, où l'idylle entre un aviateur américain et une veuve anglaise élargit le sens de l'histoire. »*

Autre remarque, sans doute un peu particulière, mais assez pénétrante : je l'extrais d'une lettre de *Grande amie du cinéma, à Nancy :*

« Pourquoi le public veut-il de l'amour dans les films ? Parce que c'est un sentiment qu'il connaît et peut, par conséquent, très bien comprendre. Mais n'y aurait-il pas une autre raison, quelque peu trouble ? Je pense que l'atmosphère même d'une salle plongée dans le noir est assez spéciale : personne ne nous voit ni s'occupe de nous, alors nous pouvons nous laisser aller à certaines curiosités... Si, dans un parc, nous voyons des amoureux s'embrasser, nous détournons les yeux, par respect de leur intimité, quelle que soit notre envie de regarder. Au cinéma, par contre, on nous offre en pâture des amours que nous pouvons suivre indiscrètement, des baisers qu'il nous est permis de détailler... Le spectateur est, dans un certain sens, un « voyeur ».

En manière de conclusion ou presque

Faut-il vraiment conclure ? Il me semble que tout le monde est d'accord pour ne point proscrire l'amour de l'écran, mais pour demander qu'on n'en mette pas systématiquement partout, en particulier dans les films dont le style n'en comporte pas ; et surtout pour que l'on traite avec talent ce grand thème psychologique...

Mais voici, de *Rit Nolove, à Aulnay-sous-Bois*, une autre conclusion peut-être contestable, mais qui ne manque pas de subtilité :

« Qu'est-ce que le cinéma ? La distraction populaire par excellence. A quelle époque vivons-nous ? A la fin de l'époque capitaliste, à la veille de l'ère nouvelle.

« Or l'histoire montre qu'à la fin de chaque époque, les grandes idées étant épuisées, la distraction populaire en vogue traite toujours de l'amour : voyez la fin de l'empire romain, la fin des temps carolingiens, la fin de l'époque féodale, c'est-à-dire la Renaissance.

« Nous nous apprêtons à entrer dans une ère d'économie mixte, et nous voyons que la vie des masses devient le souci principal de la pensée. Ces de ces nouvelles idéologies que naîtront les thèmes des spectacles de demain, ainsi que cela s'est vu au temps de la République romaine (l'idée de force, l'esclavagisme : le cirque), pendant le haut moyen âge (l'idée religieuse, la féodalité : les mistères), pendant la Révolution française (l'idée de liberté, le capitalisme : le théâtre révolutionnaire)... »

l'ami Pierrot

A NOS LECTEURS

De nombreux lecteurs l'ayant fréquemment demandé, nous avons fait exécuter, à leur intention, une reliure destinée à encarter les 52 numéros annuels de L'ECRAN FRANÇAIS. Cette reliure sera adressée, à mesure des livraisons qui nous en seront faites (délai maximum : deux mois), à ceux de nos lecteurs qui nous en auront envoyé le montant : 175 francs, plus 20 fr. pour frais d'envoi en recommandé.

D'autre part, L'ECRAN FRANÇAIS ayant été publié, pendant six mois, dans un format différent du format actuel, nous recevons dès maintenant les inscriptions pour la reliure de cette série (150 francs).

POUR L'ALIMENTATION DES ARCS EN COURANT CONTINU ET LA SÉCURITÉ DANS LES SALLES DE SPECTACLES

REDRESSEURS

Equipés de valves type TUNGAR — CSW — ou à vapeur de mercure des meilleures marques

LIVRAISON RAPIDE

LABORATOIRES C. S. W. 29, rue Amédée-Bonnet LYON - Téléph. M. 42-92

VOTRE HOROSCOPE

AMOUR, SITUATION, SANTE
Envoyez date, heure, lieu de naissance, enveloppe timbrée et 50 fr. au Professeur ITCHOUA (Serv. C) P.P. 11, r. du Havre, Paris

UN NEZ PARFAIT est chose facile à obtenir Le rectificateur breveté refait rapidement d'une façon permanente, sans douleur, le soir en dormant, tous les nez disgracieux. Notice contre 2 timbres Laboratoire de Recherches E. C. Annemasse (Haute-Savoie).

Que vous réserve l'avenir ?
L'astrologue HARD vous le dira. Ecrivez-lui en toute confiance pour tout ce qui vous intéresse. Indiq. date, heure, lieu naissance. Joindre 100 fr. envel. timbrée : prof HARD. Serv. E, 7, rue de Cléry, PARIS.

MARIAGES France, Colonies, Etrang. Formule nouv. GABRIEL Jean, à Vichy. J.T.

Avez-vous des soucis ? Voulez-vous connaître votre avenir ?
JOSIE
célèbre chirologue-téléradiesthésiste, de réputation mondiale, Chemin du Lac, à Lourdes (Hautes-Pyrénées) répondra à toutes vos questions Joindre date de naissance, photo si possible, un questionnaire précis, une enveloppe timbrée et 150 francs. Résultats surpren. Discrétion absolue

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE
Etes-vous né entre 1882 et 1932 ?... Oui ? Alors, saisissez votre chance. Envoy. date et lieu naiss., env. timb. et 50 fr. : Professeur VALENTINO, Serv. A.D. 35. Boîte post. 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

DEM. J. F. figurantes début. Ecr. LYO PP, 11, rue du Havre, 8e

Parfum d'amour radio-actif
Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surnaturel. Notice explicative contre 20 francs.
Professeur CLEMENT
29, r. Gustave-Courbet, TOULOUSE

? VOTRE DESTIN ?
AUGUSTALES
ETUDES PSYCHIQUES, VOYANCE
8, rue Mercœur, PARIS (XIe)
Métro : Voltaire. - De 14 à 19 h. et par correspondance

Mme Paulette d'Alty
connue pour ses révélations et dates d'événements précises. Philosophie, Astrologie, Occultisme, Manoscopie. 23, rue Fourcroy, Paris

L'ECRAN français — A PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOUT 1944

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA

Rédacteurs en chef : Jean VIDAL & Jean-Pierre BARROT
REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue REAUMUR, Paris (2e) GUT. 80-60. TUR. 54-40.
PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2e). GUT. 73-40 (3 lignes)
n'accepte aucune publicité cinématographique

ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES :
Six mois : 380 fr. Un an : 750 fr.
ETRANGER :
Six mois : 475 fr. Un an : 850 fr.
Compte C.P. Paris : 5067-78
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

E. Desfossés-Néogravure, Imp., 17, rue Fondary, Paris - C. O. L. 32.0017 - 1946.

L'ECRAN français

LE BELLE OISELIERE

Marlène Diétrich vend des oiseaux dans « Martin Roumagnac ». On ne saurait les vendre avec plus de grâce. Et l'on comprend la passion qu'éprouvera pour elle le maçon Jean Gabin, qui lui bâtira de ses mains une belle villa avant de l'étrangler dans une crise de désespoir.

(Photo Ronald.)